

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

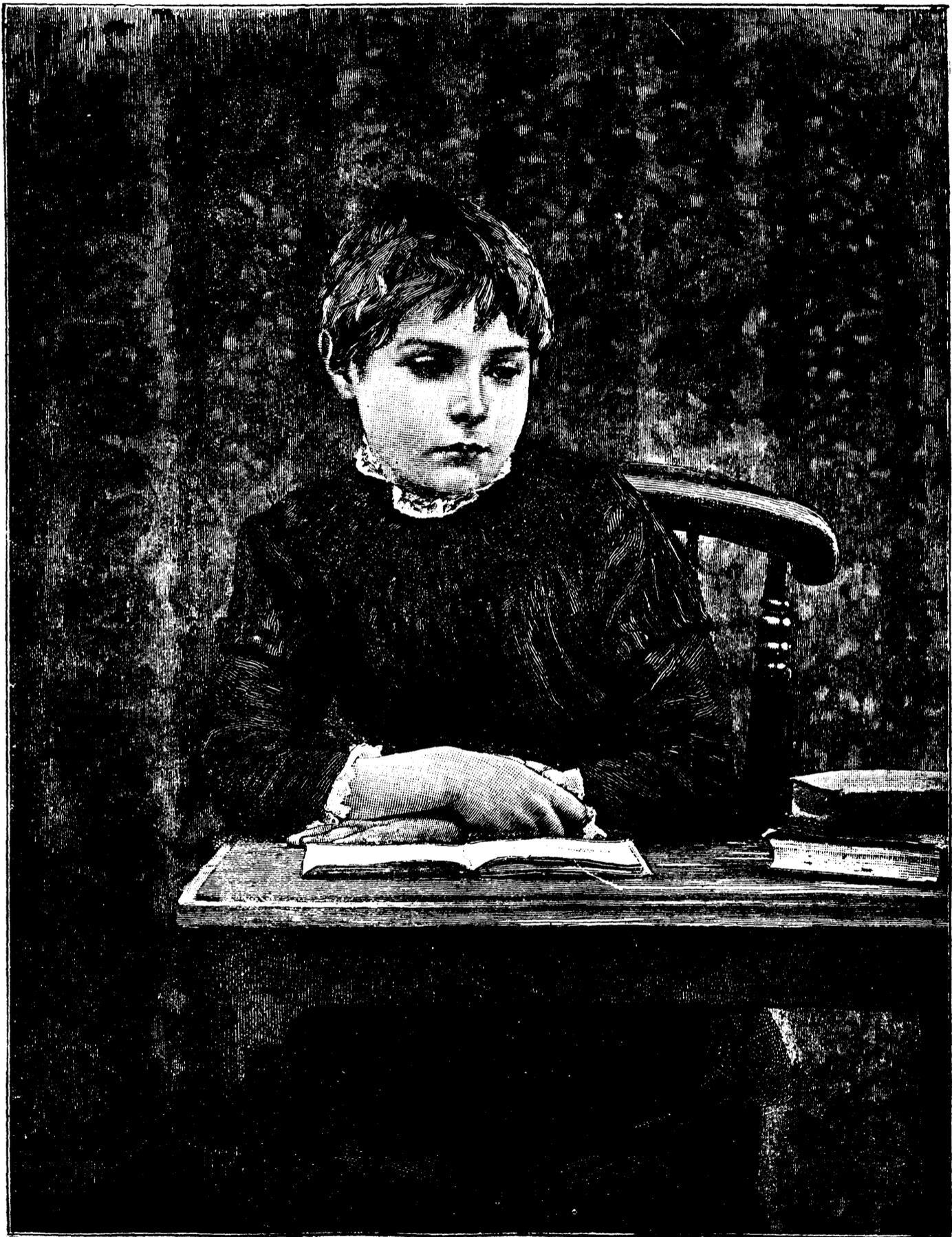
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

3ème année, No 110 -- Samedi, 12 juin 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. -- Un an : \$3.00



UNE LEÇON DIFFICILE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 12 juin 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Repos sans oisiveté, par Ed. Charton.—Nos illustrations.—Nos primes.—Dans les régions Arctiques.—Chez les autres.—Un conseil par semaine.—Poésie : Soir d'été.—Récréations scientifiques, par Henri de Parville.—Musique : Belle dormeuse, éveillez-vous, par Gustave Pilon.—Récréations de la famille.—Rébus.—Feuilleton : Les deux Sœurs, (suite).

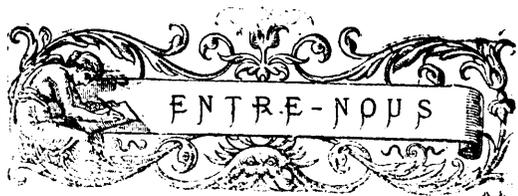
GRAVURES : Une leçon difficile.—Un mariage Présidentiel.—Un combat sur les glaçons.—Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



A semaine qui vient de s'écouler occupera certainement une des premières places, quand on fera le classement des cinquante-deux compagnes qui forment l'année.

Trois événements surtout, l'un triste, les autres gais, lui assument l'immortalité.

Les voici selon leur degré d'importance :

1^o. J'ai été et suis encore gravement malade ; fait d'autant plus remarquable qu'il n'était jamais arrivé.

2^o. Le président Cleveland s'est marié.

3^o. Le jeune Bragance et la fille du comte de Paris se sont unis.

Ces deux derniers événements se sont produits aussi pour la première fois, attendu que jamais président des Etats-Unis, ne s'est marié étant dans l'exercice de ses fonctions, et que les deux autres époux sont trop jeunes pour avoir eu le temps de s'être déjà mariés une première fois.

Vous voyez donc que je ne vous trompe pas en vous disant que ce sont des faits extraordinaires.

Connaissant votre cœur pareil à celui des autres humains, c'est-à-dire qu'il est doublé d'une bonne dose d'égoïsme, je laisserai de côté la chose la plus grave, pour ne m'occuper que des deux autres.

..* Le duc de Bragance est fils du roi de Portugal.

Le Portugal est un peu plus grand qu'un grand mouchoir de poche.

La princesse Amélie qu'il vient d'épouser est fille d'un roi sans royaume.

Dire des scènes carnavalesques qui ont eu lieu à propos de ce mariage serait impossible.

Un des grands journaux de Paris, le *Gaulois*, dont les attaches orléanistes sont connues de tout le monde, a fait un récit fantastique du voyage du *roy* à travers la France.

Le train *royal* a été accueilli en certains endroits par les acclamations enthousiastes de quelques pelés et tondus. On n'était plus habitué à pareille fantasmagorie : On se demandait si ce n'était pas enfin le fameux cirque Barnum dont on avait entendu parler depuis si longtemps.

Le tapage que l'on a fait à propos du mariage de la fille de l'arrière petit-fils de Philippe Egalité, qui a fait guillotiner son cousin, Louis XVI, a jeté

un certain émoi en Europe et une grande inquiétude en France.

C'est probablement là même une des principales causes de l'expulsion des princes, mesure que je trouve stupide et indigne d'un gouvernement libéral, bien que *tous* les gouvernements aient agi de la même manière depuis cent ans.

..* Sous la Révolution, la première République, le Consulat et l'Empire, jamais les Bourbons n'ont eu le droit de mettre les pieds en France.

Louis XVIII et Charles X ont chassé la famille de Napoléon.

Quand le duc d'Orléans usurpa le trône de France et en chassa Charles X, inutile de dire que Napoléons et Bourbons n'ont pu vivre en France.

Dix-huit ans après, Louis-Philippe reçut à son tour le prix de sa trahison et prit le chemin de l'exil.

Vint la deuxième République, très éphémère, supprimée par Napoléon III, qui, après dix-huit ans de règne, laisse son trône, son épée et son honneur à Sédan. Pendant tout ce temps, l'entrée de la France fut toujours interdite aux Bourbons et aux Orléanistes.

L'ostracisme qui va frapper les princes d'Orléans, bien que peu intelligente, n'est donc pas chose nouvelle.

Cependant, comme la troisième République seule leur avait permis non-seulement de rentrer en France, de servir dans l'armée et de jouir de biens d'une valeur incalculable, dont ils avaient été privés depuis 1848, il fallait rester dans ces bonnes dispositions et ne rien changer.

D'un autre côté, il faut avouer que les partisans des princes se conduisent comme des polichinelles.

Méfions-nous toujours d'un ami trop zélé.

..* De ce côté-ci de l'Atlantique, un homme qui commande à près de soixante millions de citoyens, Cleveland, président de la république des Etats-Unis, qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique et de la mer glaciale au golfe du Mexique, s'est marié aussi.

Il a épousé une charmante jeune fille, qu'il aimait, sans demander l'avis de qui que ce fût, sans s'inquiéter de savoir si le choix qu'il avait fait plairait ou non au grand Turc, à Bismark ou à la reine de Madagascar.

La cérémonie a eu lieu avec autant de simplicité que de dignité.

On a remarqué, dit à ce propos un journal américain, que le Président portait ce soir-là des gants blancs, chose qui ne lui était jamais arrivée.

Les ministres et leurs femmes assistaient au mariage, sauf cependant le secrétaire de la justice, qui s'est excusé en disant qu'il n'avait pas d'habit, qu'il n'en avait jamais porté de sa vie.

Ce qui prouve que l'on peut être un homme d'une grande valeur et n'avoir pas d'habit.

Moi, je connais nombre de gens qui ont de très beaux habits et qui sont de splendides imbéciles.

Le lendemain de ce mariage, tous les journaux du pays, et il y en a presque autant que dans le reste de la terre, amis et ennemis, saluaient les nouveaux époux, leur souhaitaient de longues années de bonheur et envoyaient un baiser à la jeune mariée.

Vous voyez le contraste, et malgré l'immense respect que j'ai pour le *roy*, je ne puis m'empêcher de reconnaître que la vraie noblesse est cette fois du côté du pays rôturier.

..* Avec la chaleur s'envolent les douces brises de mai, et le soleil qui décoche ses flèches ardentes sur la ville nous oblige à prendre notre volée vers la campagne.

Là, du moins, les vents qui soufflent des rives et les senteurs des champs en floraison nous reposent et nous fortifient.

Allons-nous en, que chacun fasse sa malle, et l'âme en fleur comme la saison, court s'enfourer dans les retraites rustiques. La vie champêtre produit des effets merveilleux.

A la campagne, on est libre, sans soucis d'aucune sorte. Tous les chemins nous sont bons. Tout y est beau : les bois, les crépuscules, les levers du soleil, les courses au clair de la lune et les folles chansons quand l'horizon semble hésiter entre le jour qui finit et la nuit qui commence.

Ceux qui veulent ainsi fuir la cité n'ont qu'à choisir entre Malbaie, Kamouraska, Rivière-du-Loup, Sainte-Rose, Vaudreuil, Chambly, Lachine et autres places d'eau qui ont leur charme particulier.

Combien peu cependant peuvent se payer ce luxe !

Combien qui, en travaillant dur et sans relâche, n'ont pas cette perspective de respirer à pleins poumons, à la tombée du jour, un air pur et vivifiant.

..* On annonce semi-officiellement que la dignité archiépiscopale sera conférée sous peu à Mgr de Montréal et à Mgr d'Ottawa.

Cet événement, qui coïncide avec la nomination de Mgr Taschereau, comme Cardinal, honore beaucoup notre pays, et nous devons être fiers du poste éminent que ces trois prélats vont occuper dans l'Eglise.

C'est Son Eminence le cardinal qui doit faire remise aux nouveaux dignitaires du *Pallium* d'usage. Bien peu de personnes connaissent cet insigne. Nous détachons du pape Innocent III une description que nos lecteurs liront avec plaisir.

Disons d'abord que la laine employée pour faire son tissu provient de deux agneaux blancs, que l'on présente pour être bénis le jour de Saint-Agnès, à Rome.

"Le pallium doit être pour celui qui en est revêtu une marque de la manière dont il faut qu'il se dirige, lui et ses subordonnés, vers la discipline. La laine est l'emblème de la sévérité, la couleur blanche celle de la douceur. Il faut user de la première contre les adversaires et les hommes endurcis ; de la dernière avec les pénitents et les humbles. C'est pourquoi la laine dont on se sert est celle du mouton, animal plein de douceur. Il forme un cercle autour des épaules pour marquer la crainte du Seigneur, qui doit poser des bornes aux œuvres et les diriger. Les quatre couronnes de pourpre sont les quatre vertus, celle de la justice, de l'intrépidité, de la prudence et de la modération, mais qui ne méritent le nom de vertus que lorsqu'elles sont trempées dans le sang de Jésus-Christ. Les deux bandes placées en avant et en arrière signifient la vie active et la vie contemplative qu'un dignitaire de l'Eglise doit pouvoir réunir.

"Le pallium est double sur le côté gauche et simple sur le côté droit, l'un représente les nombreux soucis de la vie terrestre, l'autre la tranquillité de la vie éternelle.

"On l'attache avec trois épingles sur la poitrine, sur l'épaule gauche et sur le dos ; ces épingles désignent la pitié pour le prochain, l'accomplissement des fonctions saintes, la perspicacité requise dans le jugement, elles piquent le cœur par la douleur, la fatigue et la crainte. On ne l'attache point sur l'épaule droite, car, dans le repos éternel, on ne connaît ni la douleur des chagrins, ni l'aiguillon des remords. Ces épingles pointues par le bas sont ornées, par le haut, d'une pierre précieuse, car dans son amour pour ses brebis, le bon pasteur ne doit pas fuir la douleur ici-bas, afin de recevoir dans l'éternité, avec la couronne de la victoire, la précieuse perle dont le Seigneur parle dans l'Evangile."

..* Une bonne nouvelle pour les amateurs de musique.

Prume nous est arrivé.

Le célèbre virtuose, après avoir recueilli des lauriers en Europe et aux Etats-Unis, nous revient plus brillant que jamais.

On assure qu'il organisera un grand concert à Montréal. Tant mieux, nous irons lui prouver par nos applaudissements que nous savons reconnaître le génie où il se trouve.

..* A propos de la récolte qui promet d'être belle cette année, les paroles d'un auteur connu me reviennent à la mémoire.

"Quelles que soient, disait-il, la quantité et la qualité des blés, les journaux ministériels diront que jamais on a vu une aussi abondante récolte, et qu'il faut en rendre grâce au gouvernement sous lequel nous vivons ;—et les journaux de l'opposition, que les épis sont vides, que la moisson est misérable et que c'est la faute du gouvernement

tyrannique sous lequel nous avons le malheur de vivre."

Ceci était écrit en 1843. Mais ces paroles s'adaptent bien aux choses actuelles !

On dirait, vraiment, que leur auteur avait en vue les tiraillements politiques de notre chère province. Plus ça change, plus c'est la même chose.

Leon Sedon

REPOS SANS OISIVETÉ

I

ASSURÉMENT, le repos est nécessaire ; mais comment se reposer ?

Les uns, en trop grand nombre, répondent :

— En ne faisant rien.

— Rien, absolument rien ! Comment cela ?

— En laissant l'esprit vaguer ou sommeiller. On ne peut pas être obligé à travailler toujours. Une tentation perpétuelle de la pensée fatigue et use l'esprit.

D'autres répondent :

— C'est la nuit, non le jour, qui est faite pour sommeiller ou vaguer, c'est-à-dire, sommeiller à demi. S'habituer à ne rien faire absolument pendant la veille, c'est perdre volontairement une part de la vie. Aimez-vous ou consentez-vous à vivre ? oui ? alors vivez réellement. Si vous ajoutez le vague, l'oisiveté absolue, au sommeil (qui lui-même n'est pas toujours oisif), en réalité vous vous anéantissez intellectuellement pendant beaucoup plus d'heures que vous n'en vivez.

Reposez-vous, mais en faisant succéder à vos travaux habituels des distractions faciles, agréables, qui ne soient pas tout à fait sans quelque utilité ou profit pour l'exercice et les jouissances de votre esprit. C'est une habitude qui est peut être pour beaucoup dans la supériorité de certains hommes sur les autres. Si l'on étudie de près leur vie quotidienne, on reconnaît sans peine qu'ils ne sont jamais oisifs selon l'expression étroite de ce mot. Ils savent se reposer, sans jamais suspendre entièrement l'activité de leur esprit, que ce soit dans la solitude ou dans leurs entretiens intimes. Ne les croyez pas étrangers à ce qu'on appelle la rêverie : on pourrait dire même, au contraire ; seulement, leurs rêveries ne sont pas stériles ; il se trouve que par penchant naturel, plus que par suite d'un acte déterminé de leur volonté, elles ont un but digne d'intérêts, et qu'elles ajoutent presque toujours, dans une mesure si faible que vous la supposiez, quelques clartés à ce qu'ils ont déjà de lumières sur des questions qui leur plaisent. On aurait à citer, comme preuves, beaucoup de charmants ouvrages que des voyageurs ont écrits au crayon, sur leurs agendas, sans fatigue, tout en jouissant bien de tout ce qui passait sous leurs yeux. Quelles sources d'agrément et d'utilité ne jailliraient pas ainsi de ce que pensent et disent à leurs heures de repos les artistes, les savants, ou simplement les hommes d'intelligence et d'esprit ! Peu d'entre eux écrivent, et nous ne participons pas à ces excursions ordinaires de leurs pensées aux heures de délassement ; mais eux, ils en profitent, et quand ils reviennent à leurs occupations ordinaires avec des forces nouvelles acquises ainsi dans la fatigue, ils font ensuite inconsciemment profiter les autres de ces progrès, réels, quoique le plus souvent incensibles.

II

Rester bouche et âme béantes devant les beaux spectacles de la nature, sans rien sentir et penser de plus que les bons animaux qui, près de nous, couchés dans l'herbe, ruminent avec de grands yeux derrière lesquels il n'y a rien, est-ce vivre ? M. de Lamennais nous divertit un jour en nous racontant qu'un dimanche, ayant traversé une des plus belles campagnes des environs de Paris, devant une perspective admirable et des effets de lumière magiques, il avait vu de côtés et d'autres des Parisiens dormant le long des arbres ou des

meules de foin : " Trop habitués, nous disait-il, au brouhaha des rues, le silence solennel de la nature les endort." Lord Byron a écrit, le 18 septembre 1816, dans son journal : "A notre retour de Chil- lon, rencontré une société anglaise en voiture " dedans, une dame profondément endormie... " endormie ! et dans l'endroit le plus antinartico- " tique du monde. Parfait ? "

Même sans penser, dira-t-on, l'on se prépare des souvenirs. Non. Les beaux et féconds souvenirs ne peuvent naître que d'impressions intelligentes, actives, réfléchies et au moins intérieurement exprimées. C'est bien ce que savent les personnes qui, par crainte de se sentir à certains moments trop inertes et passives, ont soin de s'approvisionner d'un livre aimé dont il leur suffit de lire à propos quelques lignes pour remettre leur esprit en mouvement et lui inspiérer une direction agréable selon leurs désirs.

III

La plupart des hommes que j'ai connus, philosophes, savants, musiciens, littérateurs ou autres, répondant à une de mes questions, m'ont dit qu'ils ne sortaient jamais sans avoir en tête une idée qu'ils ont à étudier, à poursuivre et à mener à la meilleure fin possible, tout en marchant ou se faisant transporter en voiture ou en wagon.

Je les nommerais si j'écrivais des Mémoires.

Je pourrais noter tel problème de science qui a été résolu en pleine rue, telle difficulté d'une composition musicale dont on a eu raison au milieu du tumulte discordant d'un carrefour, telles scènes de comédie jouées et applaudies qui ont été écrites dans la mémoire de leurs auteurs, ou au crayon, en sacre, ou même en omnibus.

Quelques-unes de ces confidences m'ont intéressé, et j'en ai fait part à plus d'un jeune homme qui a pu en profiter.

Ajoutons cette réflexion très secondaire. Un des moindres avantages de ce travail de l'esprit hors de la maison, est que des courses qui pourraient être autrement fastidieuses se trouvent ainsi singulièrement abrégées. On arrive le plus souvent où l'on a voulu aller sans s'être aperçu de la longueur de la route : il semble qu'on vienne que de partir, et au retour on a la satisfaction de se dire : " Je n'ai pas tout à fait perdu mon temps. "

ED. CHARTON.



UNE LEÇON DIFFICILE

Nous reproduisons aujourd'hui sur notre première page une splendide gravure représentant une fillette à l'étude.

L'expression de la figure est tout-à-fait naturelle, sans affectation aucune. C'est bien la physionomie de l'enfant qui se heurte à une difficulté.

Elle à grande envie de jeter le livre là pour courir les champs.

LE MARIAGE DU PRÉSIDENT

Le mariage du président des États-Unis avec M^{lle} Frank Folsom, de Buffalo, a eu lieu mercredi de la semaine dernière, à la Maison Blanche, à Washington. Cet événement inaccoutumé, car c'est le premier mariage d'un président dans la capitale, a causé beaucoup d'intérêt dans tout le pays.

Vu la mort récente du grand-père de M^{lle} Folsom, la cérémonie a été des plus simples. Il n'y avait que vingt-six personnes présentes, comprenant les membres du Cabinet, leurs épouses et les amis les plus intimes des deux nouveaux mariés.

M^{me} Cleveland est âgée de vingt-et-un ans. On dit qu'elle est très jolie. L'une de ses perfections consiste dans le charme de son style littéraire. Elle est toujours vêtue très simplement. Ses cheveux sont d'un brun léger, elle les porte relevés sur le front et descendant sur le cou, ses sourcils sont très épais et se rencontrent presque.

Les traits principaux de sa beauté sont la bouche et le menton. L'artiste Fartham a dit une fois que Miss Folsom avait la plus jolie bouche qu'il eût jamais vue.

Le président Cleveland est le vingt-deuxième président de la République Américaine. Il naquit dans l'Etat de New-York, au mois de juin 1837, et il atteindra par conséquent sa cinquantième année le printemps prochain. M. Cleveland a vingt-sept ans plus que sa femme, dont le père était l'ami intime, et si nous nous trompons pas, son associé comme avocat.

A l'âge de dix-sept ans. Grover Cleveland fut nommé assistant professeur dans une école d'a- veugle, à New-York, mais il quitta bientôt la grande ville et se rendit à Buffalo, où l'un de ses oncles le décida à rester en cette ville. Il étudia alors le droit avec assiduité, et en 1850 il fut admis au barreau. Nommé shérif du comté d'Erié en 1870, il fut élu maire de Buffalo en 1881.

En 1882 il fut élu gouverneur de l'Etat de New-York. Son administration à Albany fut marquée par des réformes radicales dans le service public. Elle fut économique, efficace et pure comme l'avait été l'administration de la ville de Buffalo.

En 1884 il fut choisi comme candidat à la présidence, à la Convention Nationale des Démocrates, tenue à Chicago, et à l'élection qui eut lieu le 4 novembre suivant, il reçut 4.374,486 votes sur les 10,067,610. Le Collège Electoral lui donna 219 votes contre 182 à Blaine.

Comme président, il est resté fidèle, avec une meilleure fermeté, aux principes qui l'avaient guidé comme maire de Buffalo et gouverneur de l'Etat de New-York.

L'heureux couple est maintenant au Parc aux Cerfs (Deer Park), un endroit enchanteur et tranquille, dans l'Etat du Maryland, où ils passeront leur lune de miel. Tout le peuple des États-Unis fait des vœux pour le bonheur du président et son épouse.

PRIMES DU MOIS DE MAI.

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de mai, a eu lieu le 7 juin, dans la salle de conférence de la *Patric*.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

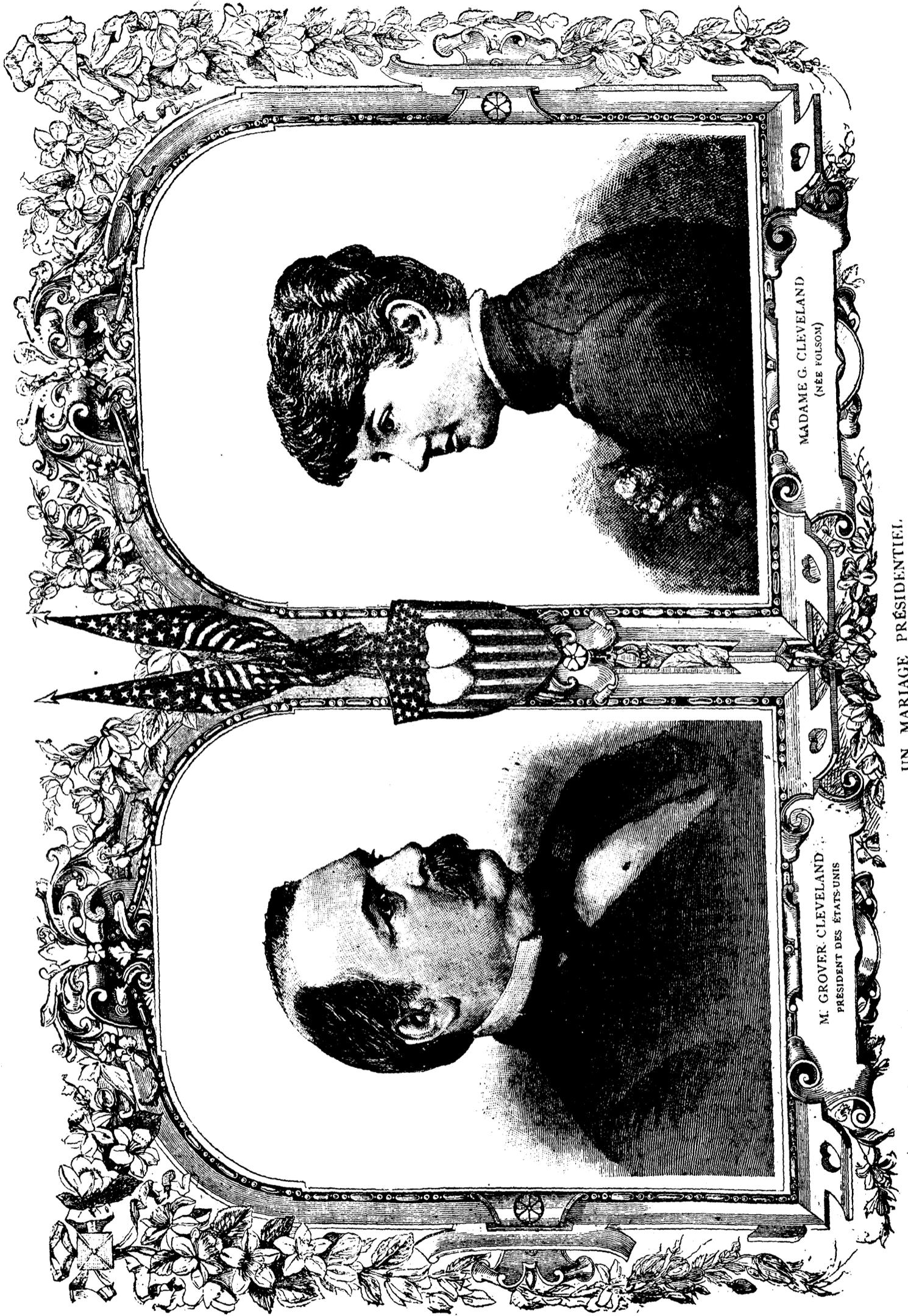
1er prix, No.	747.....	\$50
2e prix, No.	26,867.....	25
3e prix, No.	24,547.....	15
4e prix, No.	23,773.....	10
5e prix, No.	21,069.....	5
6e prix, No.	12,566.....	4
7e prix, No.	28,607.....	3
8e prix, No.	29,361.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

22,753	5,868	9,284	5,426	3,178	29,608
21,119	20,950	15,885	16,984	26,224	5,708
29,875	3,938	5,358	7,085	12,254	13,876
23,779	127	18,097	2,723	8,811	6,229
29,357	24,247	14,175	16,824	6,747	14,278
21,701	2,418	1,826	20,650	15,247	18,573
17,087	22,124	6,013	1,647	20,026	17,078
25,353	24,040	12,655	29,538	21,626	5,459
29,054	6,517	2,384	9,597	28,399	21,749
18,463	20,225	29,216	8,323	12,286	2,380
1,636	21,728	25,089	26,061	20,699	2,645
7,100	21,088	12,968	16,029	2,956	26,710
13,004	24,797	28,185	5,853	13,785	18,055
13,649	10,177	9,283	18,631	19,551	17,420
22,118	12,051				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de mai sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Bédard, No 264, rue St-Jean, Québec.



MADAME G. CLEVELAND
(NÉE FOLSON)

M. GROVER CLEVELAND
PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

UN MARIAGE PRÉSIDENTIEL.

DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES

UN COMBAT SUR LES GLAÇONS

DANS les régions arctiques — près du Spitzberg — les navigateurs ont quelquefois pu observer les phases, intéressantes et pleines de péripéties, de la guerre à mort qui existe entre l'ours blanc et le morse (phoque de la plus grande espèce, parfois aussi appelé : walrus (*), armé, à la manière des éléphants, d'une paire de défenses formidables, qui sont cause que la bête est pourchassée par les chercheurs d'ivoire.)

C'est un spectacles curieux et saisissant en même temps que de suivre les manœuvres intelligentes d'un ours polaire affamé, recherchant un bon festin dans les chairs palpitantes d'un phoque ou d'un walrus, qu'il a aperçu venir, lorsque lui-même blotti se tenait aux aguets, derrière une élévation de terrain formée sur la rive par des blocs de glaces amoncelées, sortant tranquillement de l'eau, pour faire la sieste sur un glaçon où, une fois bien établi et installé, et, n'apercevant rien de suspect, (car l'ours reste dissimulé et se tient invisible toujours), le pauvre amphibie se couchera tranquillement sur le côté pour s'endormir.

Alors, notre plantigrade, d'un pas furtif, quitte sa cachette de derrière les blocs de glaces, pour aborder le glaçon qui se trouve devant la plage. Aussitôt sur le glaçon, il rentre les quatre pattes et se laisse rouler sur la glace, comme s'il était venu pour jouir voluptueusement de la chaleur des quelques rayons solaires qui perçaient...

Cependant, le madré compère, tout en se dodelinant et en roulant lentement, ne perd pas de vue la proie convoitée et cherche à diminuer graduellement la distance qui le sépare du phoque, lequel, s'il se doutait de l'approche du perfide ennemi, aurait bien vite fait de sauter et disparaître dans l'eau !

Mais le phoque, inconscient du danger qui le menace, est resté tranquille et immobile...

Là-dessus, l'ours se pelotonnant de plus belle, se rapproche toujours en roulant, et est déjà tout près de la victime qu'il guigne ! Celle-ci vient de lever la tête, comme réveillée par un bruit insolite quelconque... Aussitôt, messire Martin de rester coi, de se tapir, s'aplatir, s'effacer, de se ramasser le plus qu'il peut, pour avoir l'air d'un paquet inerte. Et, quand il voit que les soupçons de l'autre se sont rendormis, il commence à se lécher les pattes tout sournoisement, se passe ensuite la langue sur le poitrail et recommence son manège de se rouler, afin de gagner du terrain et se rapprocher davantage sur le but qui est de tenir à bonne portée la proie à saisir !

Gare si maintenant le phoque voit le fourbe, celui-ci en sera alors pour sa honte, et devra

rester sur son appetit déçu... Car l'autre (qui ne tient apparemment pas du tout à ce que l'hôte inattendu fasse ripaille et se régale à ses dépens), prompt comme l'éclair, lui brûlera la politesse sans façon en faisant le plongeon, et saura bientôt se mettre à l'abri, hors d'atteinte des griffes redoutables qui déjà étaient toutes prêtes à le harponner.

C'est pour cela que l'ours ne se décide qu'au dernier moment, le plus tard possible, quand il est arrivé pour ainsi dire tout contre son ennemi. Car, alors, la grande force musculaire de l'ours aura bien vite triomphé de toute résistance, de toute velléité de s'échapper en clouant le phoque pour ainsi dire sur place !

Si cependant ce n'était pas un phoque inoffensif, mais un morse armé de ces robustes défenses, l'ours pourrait bien rencontrer une amère déception... Car il est arrivé maintes fois dans ce cas, que le morse se dressant tout debout devant l'intrus, lequel s'est mis sur ses pattes de derrière quand il s'est aperçu de sa déconvenue, se laisse tomber de tout son poids, de toute sa hauteur, les deux

embarrassées dans ses pattes la tête et la nuque du morse...

Il est probable que, si la rencontre des deux ennemis a lieu dans l'eau, c'est le morse qui gagnera le plus souvent la bataille. Tandis que, sur terre ou sur la glace, l'ours pourra s'en tirer le plus souvent à son avantage.

Cependant qu'on oublie pas que le morse adulte mesure jusqu'à 11 ou 12 pieds de longueur parfois, tandis que l'ours blanc polaire, du poitrail à la croupe, ne va pas au-delà de 6 ou 9 pieds. Ce qui explique que, par sa masse, qui est plus du double de celle du quadrupède, l'amphibie, pourvu qu'il ne soit pas surpris à l'improviste (si les ours par exemple parviennent à s'en approcher pendant leur sommeil, ils saisissent les morsés derrière la tête, et leur fracassent et broient le crâne avant qu'ils aient pu se réveiller...), pourra toujours facilement renverser son antagoniste.

Mais les batailles d'ours et de morsés ne sont pas rares, cela est démontré par la fréquence des cicatrices qu'on trouve sur la peau des walrus capturés.

Souvent on voit des morsés femelles sur des glaçons flottants où elles allaitent leurs petits qui, ordinairement, sont de la grosseur d'un veau. Si, par aventure, un ours aperçoit les jeunes amphibiés de la côte où il se tient aux aguets pour surveiller la mer, il descendra à l'eau et ira nager vers le glaçon sur lequel il trouvera les petits folâtrant, gambadant et jouant à la ronde, tandis que la mère, qui est restée couchée sur le flanc, suit attentivement de l'œil tous les mouvements des jeunes qu'elle vient de nourrir.

Aussitôt qu'un de ces jeunes se sera aventuré trop près du bord de l'eau, l'ours, qui guettait l'approche de l'imprudent, sort soudain la tête et, lançant les griffes de ses deux pattes de devant, à l'improviste, dans la peau du petit morse, il l'attire brusquement à lui avant que la victime ait eu le temps de se reconnaître, et l'enserrant dans les mâchoires de sa puissante gueule, va disparaître avec sa proie dans l'eau cherchant à regagner le rivage...

Mais... la mère a vu le ravisseur ! et, d'un bond furieux, s'est élancée à sa poursuite tout en poussant un mugissement formidable, vrai appel d'alarme... Car, aussitôt, on voit de partout accourir des morsés qui tous s'empressement de courir sus à l'ennemi commun !

Et l'ours, tenant toujours sa proie de la gueule, se trouve bientôt cerné par une vingtaine de morsés lui montrant les

dents. En vain nage-t-il à droite et à gauche pour rompre le cercle qui l'entoure : Il ne trouve pas d'issue !

Quand... subitement émerge la mère, juste dans le milieu du cercle, et se dresse menaçante devant le bandit, qui pourtant n'a toujours pas lâché sa victime.

C'est un spectacle vraiment curieux, alors, de voir les deux bêtes se tenant comme verticalement debout dans l'eau, d'où l'ours, sortant le devant du corps le plus qu'il peut, allonge et projette ses deux pattes dans la direction de son adversaire, qui, subitement s'élançant ou bondissant en haut, parvient à dominer l'ours de trois ou quatre mètres, puis replonge verticalement d'une manière brusque... mais plante et enfonce en même temps fortement ses deux puissantes défenses dans les chairs du quadrupède !

Puis le groupe disparaît subitement dans l'ab-



Elle enfonce ses puissantes défenses dans les chairs de l'ours. (Page 5, col. 3).

véritables dents d'ivoire s'implantant et entrant fort avant dans la poitrine de l'ours... Puis, le morse, en poussant des mugissements épouvantables, se jette à l'eau, entraînant l'agresseur avec lui !

Et le quadrupède a de la chance s'il parvient à se décrocher des défenses pointues de l'amphibie qui lui ont profondément labouré et entamé le corps. Car, si l'ours peut, au bout d'un certain temps, remonter à la surface, on peut tenir pour sûr qu'il ne demandera pas son reste... mais qu'il se sauvera aussi prestement que ses forces le lui permettront encore, du côté de la terre, où parfois il finit de mourir des blessures reçues !

En 1885, il est arrivé que des navigateurs, passant par le détroit de Davis, ont trouvé sur un grand glaçon qui flottait à la dérive les cadavres d'un ours de grande taille et d'un walrus ; les défenses de ce dernier étaient entrées profondément dans les chairs de l'ours blanc qui, lui, tenait

(* Les premiers navigateurs danois ou hollandais qui, de loin, avaient aperçu ces amphibiés nager dans l'eau, émergent de la croupe hors mers, se figurèrent voir des chevaux. De là le nom primitif de walrus ou meirros, donné à ces animaux. Nom qui veut dire : cheval marin (walrus ou meirrus ou ros : cheval). Du nom de "meirros" dérive, par contradiction, celui de "morse," ou rosse de mer (errosse).

me... En un clin d'œil, tous les phoques ont plongé et disparu également.

Quel drame sanglant s'est-il alors passé au fond de la mer ? On peut se le figurer. Car bientôt on voit surnager et flotter de ci, de là, des lambeaux de peau blanche, avec la fourrure de l'ours y adhérente.

C'est tout ce qui est resté de notre infortuné et malencontreux gaillard, sans rémission déchiqueté, et impitoyablement mis en pièces.

W

CHEZ LES AUTRES

UN de nos abonnés a pensé qu'en cette saison, vouée aux excursions et séjours chez les autres, il serait utile de consacrer un article à cette matière.

Je ne partage pas tout à fait son avis, et cependant je me conforme à son désir. Il me semble, en effet, que les règles du savoir-vivre n'ont point de chapitre spécial concernant notre séjour hors de notre domicile ; ces règles, quand on les prend à leur source et qu'on les applique dans leur esprit, produisent leur effet dans toutes les circonstances de notre existence. Il est plus facile de connaître ces règles et d'y conformer sa conduite que de chercher et surtout de trouver un conseil pour tous les cas du séjour chez les autres.

Peu importe, du reste, mon opinion en cette matière. Les études qui concernent le savoir-vivre ne sont jamais totalement dépourvues d'intérêt ni d'utilité ; car, si, d'une part, ces études peuvent enseigner quelque chose à quelqu'un, les autres, ceux qui n'ont pas besoin de cet enseignement, y trouveront la confirmation de leurs habitudes et de leurs sentiments, et par conséquent leur affranchissement de tout doute à cet égard.

D'ailleurs, si notre abonné veut bien le permettre, nous étudierons la question à deux points de vue différents, non pas seulement au profit ou bien au dommage de ceux qui reçoivent l'hospitalité, mais encore de ceux qui la donnent. Tout droit impliquant toujours un devoir, ceux qui, pour un temps plus ou moins long, vivent sous l'abri du même toit, feraient acte de mutuel mauvais goût, si leur entendement, fixé avec obstination sur leurs droits, négligeait de contempler en même temps leurs devoirs.

L'Évangile nous dit : "Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais qu'on te fit à toi-même."

Le code du savoir-vivre nous dit : "Ne faites pas chez les autres ce que vous ne feriez pas chez vous-même, ce que vous ne voudriez pas que l'on fit chez vous."

S'il est une disposition répréhensible entre toutes, contraire à l'équité, étrangère à la délicatesse, c'est celle qui porterait à vouloir tirer profit d'un séjour chez les autres.

Il y a bien des sortes de profits dans cette situation, et toutes sont condamnables. Se libérer de toute contrainte, se dérober à tout soin, se décharger de tout fardeau, sont autant de profits ; mais les personnes qui n'ont pas pénétré plus loin que la lettre du savoir-vivre pourront seules s'en rendre coupables.

La première règle à observer quand on vit chez les autres est de réduire à la moindre somme possible la peine, le travail, l'ennui des autres, maîtres et serviteurs. Si l'on a des habitudes particulières auxquelles on ne peut renoncer, même momentanément, mieux vaut rester chez soi. Si l'on veut imposer à autrui ses goûts personnels, ses petites manies, ses préférences en fait de repas, de promenades, de passe-temps, on se fait classer parmi les personnes insupportables dont on déplore la compagnie dans le présent, et que l'on évite soigneusement dans l'avenir.

La société, basée sur l'équité, n'admet pas que l'on prenne sans rendre l'équivalent de ce que l'on prend. Elle ne consent pas à porter indéfiniment vos fardeaux ; elle se refuse à vous donner la distraction, l'amusement que vous prétendez recevoir d'elle. Sans doute, toutes les intelligences ne sont point égales, toutes les humeurs ne sont point pareilles. On ne peut pas apporter toujours l'écot des agréments de l'esprit et ceux d'une conversation brillante ; on doit apporter toujours l'écot d'un

caractère facile, aimable, dépourvu de prétentions, d'exigences, de susceptibilités, étranger au calcul qui consiste à s'affranchir de tout fardeau pour le faire peser sur les épaules d'autrui.

On le voit : il en est du séjour chez les autres comme de toutes les réunions. Chacun y doit faire preuve à son tour d'abnégation, chacun y doit savoir renoncer à ce qui lui convient aux autres ; chacun, en un mot, doit éviter d'exploiter son prochain directement ou indirectement, de haute lutte ou par surprise.

Quand on a indiqué ces principes, n'est-il point superflu d'établir leurs diverses applications... si diverses, si mobiles, si nombreuses que l'on ne pourrait jamais les énumérer et que l'on serait toujours obligé d'en laisser beaucoup dans l'ombre ? Mais enfin, puisqu'on le veut, indiquons, non pas toutes—je l'ai dit, cela ne serait pas possible—mais quelques-unes de ces applications.

La présence de quelques personnes étrangères suffit pour troubler quelque peu les habitants du logis et l'ordre établi. Il faut donc faire quelques efforts pour réduire, autant que possible, l'intensité de ces inconvénients. On se servira sans doute des meubles, livres, journaux, échecs, cartes, jetons, piano, cahiers de musique, se trouvant dans la maison.

Mais on traitera les meubles d'autrui avec la précaution que l'on appliquerait à ses propres meubles. Et si cette précaution nous fait défaut, si nous n'avons pas pour nous-mêmes l'horreur des taches sur les sièges et les rideaux, des dégradations de tout ordre que peut subir un mobilier, nous devons nous astreindre, pour les autres, au soin que nous ne voulons pas prendre pour nous-mêmes.

Beaucoup de personnes désirent un ou plusieurs livres, mais, après avoir dépensé quelque activité pour les avoir, n'en trouvent aucune pour les restituer. Si nous sommes chez les autres, il faut absolument qu'après avoir pris un ou plusieurs livres dans une bibliothèque ou sur une étagère, après nous en être servis avec soin, avec circonspection, nous les remettons soigneusement nous-même à la place qui leur était attribuée, quand nous les avons souhaités et pris ; semer de toutes parts les volumes dont on s'est attribué l'usage, maculer les pages, endommager les reliures, serraient la preuve non-seulement d'une totale ignorance en matière de savoir-vivre, mais encore d'une impardonnable indolence et d'un désordre invétéré.

Il en est de même des journaux qu'on abandonne dépliés sur les tables et bancs de jardin, ou bien dans tous les coins d'un salon. On voit qu'en ce petit détail, comme en toute matière de savoir-vivre, il importe de penser non-seulement à soi, mais aux autres, de s'imposer en vue de leurs convenances et de leur agrément quelques efforts, et que, loin de s'excuser en affirmant que l'on n'y a pas pensé, on s'accuse, car le tort est précisément de n'y point penser. Il ne suffit pas même de s'astreindre à ces efforts une fois ou quelquefois... Il faut s'y astreindre toujours, et l'on a rien fait sur ce point quand on n'y apporte pas une régularité inflexible.

Que dire des pianos restés ouverts, des cahiers de musique aux feuilles éparses, des échecs jetés pêle-mêle sur leur champ de bataille, des dominos qui ont glissé sur tous les meubles, des cartes répandues en cascade, des sièges transportés de la maison en plein air, puis oubliés aux places qui ne leur sont point habituellement attribuées ? On ne peut que gémir sur le désordre des personnes qui sont à la fois dépourvues de discrétion et de réflexion, qui ne peuvent pas même astreindre leur indolence de corps et d'esprit au soin que l'on doit à la propriété d'autrui. Si, mises en présence de ce tableau, elles alléguaient qu'elles ne prennent aucune de ces précautions pour leur propriété personnelle, je leur dirais que l'excuse est insuffisante ; que, libres dans une certaine limite, d'endommager ce qui leur appartient, elles ne le sont pas de détruire ou d'endommager ce qui ne leur appartient pas. Mais, s'il était prouvé qu'elles prennent chez elles, et pour tout ce qui leur appartient, les précautions que leur commande le désir, très légitime d'ailleurs, de n'avoir point remplacer ce qui est endommagé, quel blâme mériteraient ces personnes qui, dans leur séjour chez les

autres, veulent avoir le profit de l'indolence, le profit du désordre, en un mot le repos de ne point penser, de ne point réfléchir, de ne rien prévoir, en un mot le profit de l'incurie et celui du désordre, sans inconvénients... pour elles-mêmes !

Il est un autre point assez délicat à aborder, essentiel cependant, et que pour cette raison nous ne pouvons passer sous silence : les domestiques.

On ne doit pas oublier que c'est sur eux que pèse le plus lourdement le fardeau de l'accroissement du nombre de personnes à servir. Sans doute leurs maîtres ont le devoir de les dédommager d'un excédant de travail par un présent ou une gratification. Mais, venant de leurs maîtres, ce présent ou cette gratification ne sont pas portés à l'actif de l'étranger. Il est impossible de ne point donner une gratification aux domestiques d'une maison dans laquelle on a fait un séjour plus ou moins long ; mais, si la générosité en pareille matière donne de bons résultats, il ne faut rien s'exagérer à cet égard.

Cette générosité peut être relative. Des personnes qui n'ont que des ressources médiocres ne sont obligées de s'imposer, en gratifications aux domestiques, des sacrifices onéreux. Il font très bien la part des différences de fortune, et, s'ils sont dirigés par une maîtresse de maison soucieuse de ses obligations, ils ne feront pas plus mauvais visage au visiteur pauvre qui ne peut récompenser largement leurs peines, qu'à l'hôte riche accoutumé à rémunérer amplement leurs services. Mais ce qui est de stricte obligation pour les uns et pour les autres, pour ceux qui ne peuvent donner que peu d'argent, comme pour ceux qui en donnent beaucoup, c'est d'accepter les services des domestiques étrangers comme étant donnés par complaisance et non par devoir.

Quelques personnes croient que le dédain pour les domestiques fait partie d'une haute éducation et prouve l'habitude d'une grande et large existence... C'est dans le résultat contraire qu'il faut chercher la vérité. Une grossièreté amoindrit, non celui qui la reçoit, mais celui qui la fait, et, quand nous sommes bien élevés, nous ne méprisons personne, parce que nous savons que les gens méprisants sont toujours méprisables.

Après avoir indiqué les devoirs de ceux qui sont chez les autres, il n'est que juste de nous occuper aussi des devoirs de ceux qui reçoivent chez eux. L'abnégation la plus complète ne leur est pas moins indispensable qu'à leurs hôtes. Connaître les goûts et les habitudes des personnes qui ont accepté leur hospitalité, pour s'y conformer et les faire cadrer avec la règle du logis ; veiller à leur bien-être dans ses détails les plus minutieux, mettre à leur portée les distractions qui leur peuvent convenir, accepter ce qui gêne, renoncer à ce qui plairait, s'effacer au profit de tout le monde, faire preuve de la véritable générosité qui consiste, non point à faire des sacrifices, mais à laisser toujours ignorer qu'on en fait : telle est, en résumé, la tâche des maîtres de maison donnant l'hospitalité. Cette tâche est assez pénible pour que leurs hôtes s'appliquent à l'alléger, et c'est de cet échange de petits sacrifices et d'aimables attentions que naît le charme de la réunion sous un même toit.

O. T.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Il n'est personne qui n'ait éprouvé de difficultés à déboucher un flacon de liqueur dont le bouchon paraissait fixé d'une manière inébranlable. Il suffit de passer un ruban de laine autour du goulot, et de tirer à deux en frictionnant ce goulot qui s'échauffe, se dilate et laisse sortir le bouchon.

On obtient le même résultat en le plongeant dans de l'eau chaude pendant quelques instants ; l'application d'une main chaude pendant un moment suffit quelquefois, mais dans tous les cas il ne faut pas employer la force.

Il y a au Minnesota 112,926 Allemands, 22,428 Norvégiens, 80,733 Suédois, 45,473 Canadiens, 31,801 Irlandais, 12,692 Anglais, 11,785 Danois, 4,825 Écossais, 7,145 Bohémiens, 5,656 Autrichiens, 2,486 Russes, 1,840 Français.



SOIR D'ÉTÉ

Vois ! le soir est si calme et le ciel est si bleu !
Demeure encor, demeure assise à cette place.
Pressé contre ton cœur, je n'entends dans l'espace
Que ses doux battements près de mon front en feu.

Nulle brise ne court, nul feuillage ne ploie.
Les oiseaux et les fleurs s'endorment dans la nuit.
Ils vont rêver d'amour ; restons comme eux sans bruit ;
Nous qui sommes heureux, ne troublons pas leur joie.

Il est, dans cette paix qui suit la fin du jour,
Je ne sais quelle extase imposante et divine.
L'être le plus petit, dans sa frêle poitrine,
Renferme un monde entier de prière et d'amour.

L'alouette s'élève en songe plus légère ;
L'insecte bourdonnant rêve un ciel tout d'azur.
Chaque fleur est une âme et verse dans l'air pur
Un parfum plus voilé qui semble une prière.

Ce monde qui s'endort aux pieds du Créateur,
Et la terre, et le ciel, et ces milliards de mondes
Que chaque soir rallume au sein des nuits profondes,
Répondent par leur calme au calme de mon cœur.

C'est la nuit ! la nuit douce auprès de toi que j'aime.
Dormez, petites fleurs ! petits oiseaux, dormez !
Moi je lis dans ton âme et dans tes yeux aimés
Un bonheur calme et pur comme le ciel lui-même.

PROSPER BLANCHERAIN

RÉCRÉATIONS SCIENTIFIQUES

Expérience avec un chapeau.— Illusions d'optique — Les carrés trompeurs — Déposer des charbons incandescents sur de la mousseline sans la brûler.— Faire bouillir de l'eau dans du papier.— Faire fondre du plomb dans du papier. — De la glace fabriquée avec un liquide qui bout.

HAISSONS pour une fois les questions sérieuses, et accordons au hasard de la plume une petite place aux récréations scientifiques.

Qui n'a pas la notion de la grandeur d'un chapeau ? Eh bien, faites l'expérience suivante. Choisissez un beau chapeau bien luisant et demandez au premier venu de marquer sur la muraille la hauteur qu'atteindra le chapeau placé à terre.

La marque est faite sur le mur. Très bien ! Maintenant, approchez le chapeau.

Oh ! la marque est à trois ou quatre centimètres plus haut ! Et cependant, l'expérimentateur était certain de son coup d'œil !

Recommencez, et en général vous marquerez trop haut. L'expérience est amusante et l'on s'y laisse presque toujours prendre.

Pourquoi cette illusion du sens, cette erreur sur la grandeur d'un objet bien connu ? Parce que le regard en s'abaissant voit la muraille en raccourci du côté du plancher. Nous gardons la mémoire de la véritable hauteur du chapeau, et nous sommes trompés par la diminution apparente de hauteur du mur. On marque donc plus haut qu'il ne convient.

Autre illusion. Tracez à égale distance des lignes parallèles en même nombre, les unes dans le sens horizontal, les autres dans le sens vertical, de façon à faire deux carrés égaux. Et regardez ces deux carrés disposés côte-à-côte.

Le carré des lignes horizontales paraîtra notablement plus grand que le carré des lignes verticales.

C'est que notre œil n'apprécie pas de même la distance entre les lignes horizontales et les lignes verticales. Nous additionnons bien les blancs entre les lignes horizontales et nous ne les additionnons plus aussi nettement entre les lignes verticales.

.

La mousseline s'enflamme, comme on sait, bien facilement. Et cependant on peut placer sur de la mousseline de la braise ardente sans brûler le tissu.

Prenez un bloc de métal bien poli, une sphère en cuivre par exemple, appliquez la mousseline sur le métal en serrant le plus possible ; puis disposez

BELLE DORMEUSE, ÉVEILLEZ-VOUS

PAROLES ET MUSIQUE DE GUSTAVE PILLON.

Moderato.

p Voi - ci le jour qui va pa - raître, Les oi - seaux

rall. sur vo - tre fe - né - tre Font en - ten - dre leurs chants si doux ; Par leurs cris

Tempo.

et leur gai ra - ma - ge Ils sem - blent dire en leur lan - ga - ge : Bel - le dor -

pp

meu - se, Bel - le dor - meu - se, Bel - le dor - meu - se, É - veil - les - vous.

Voici le jour qui va paraître ;
Les oiseaux sur votre fenêtre
Font entendre leurs chants si doux.
Par leurs cris et leur gai ramage
Ils semblent dire en leur langage :
Belle dormeuse, éveillez-vous.

Ils attendent, chère mignonne,
Que votre blanche main leur donne
Le grain qui plaît tant à leur goût.
Faites accueil à leur visite ;
Gentille enfant, montrez-vous vite :
Belle dormeuse, éveillez-vous.

Pour vous voir, aimable fillette,
Tout près de votre maisonnette,
Julien, votre futur époux !
A peine au lever de l'aurore,
Dit aussi de sa voix sonore :
Belle dormeuse, éveillez-vous !

quelques charbons incandescents sur le tissu, soufflez même, activez le feu. La mousseline restera intacte.

C'est que le métal qui sert de support est bon conducteur de la chaleur et la prend au détriment de la mousseline. Tout passe dans le métal, et le tissu ne s'échauffe pas.

On peut de même faire bouillir de l'eau dans du papier. Faites une petite boîte en papier écolier ; mettez de l'eau dedans et exposez la boîte soutenue par quatre fils à une traverse quelconque, à la flamme d'une lampe à alcool. L'eau entrera bientôt en ébullition et le papier ne brûlera pas, parce que toute la chaleur est employée à faire changer l'eau d'état.

On peut remplacer l'eau par de l'étain. On constatera, non sans un certain étonnement, que l'étain entrera bientôt en fusion dans ce vase de papier improvisé.

.

Autre expérience curieuse. Faire du givre ou de la glace avec un liquide qui bout. Vous versez un peu de sulfure de carbone dans un verre à pied. Vous enroulez en flèche un peu de papier buvard et vous en trempez l'extrémité dans le sulfure de carbone.

Bientôt on voit apparaître sur l'extrémité opposée de la flèche un dépôt de givre qui augmente sans cesse. On obtient de belles aiguilles de glace.

C'est que le sulfure de carbone est un liquide très volatil. Or tout liquide, pour passer de l'état liquide à l'état de vapeur, emprunte aux corps voisins beaucoup de chaleur. En se volatilisant, le sulfure de carbone refroidit le papier et l'humidité atmosphérique se condense d'abord en eau, puis se congèle sur la flèche de papier.

Placez le verre dans un bain-marie et chauffez avec précaution. Bientôt le sulfure de carbone entre en ébullition ; il bout. Son pouvoir refroidissant est augmenté ; le papier se refroidit énormément, et l'on voit apparaître de véritables aiguilles de glace sur l'extrémité de la flèche. Ainsi on a en bas du liquide qui bout, et à dix centimètres au-dessus, de la glace !

HENRI DE PARVILLE.

Apprendre à voir est le plus long et le plus difficile de tous les arts.

Nos espérances sont comme les romans : un peu de vraisemblance leur suffit.

L'esprit sans jugement est un flambeau dans la main d'un fou.



RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 197.—CHARADE

Mon Premier, vraiment gracieux,
Aux contours purs, harmonieux,
Chez vous, madame, me présente
Du lis la blancheur éclatante.

Du Deux le souffle furieux
Désolé, afflige la nature.
Devient-il doux et modéré,
Je me plains à voir, à son gré,
Voltiger, comme à l'aventure,
Ces boucles de votre coiffure
Descendant jusqu'à vos beaux yeux
Dont l'éclat ainsi brille mieux.

Si vous vous fussiez condamnée
A mon Entier et pour toujours,
Quel deuil affreux pour l'hyménée ?
Et quel malheur pour les amours.

No 198.—CAPRICE JEU DE MOTS

XX ! XX ! vous avez XXXXX répandu cette calomnie sur lui !

No 199.—FANTAISIE-ANAGRAMMATIQUE

Retrouver, par la transposition des lettres de la phrase suivante, le titre d'une œuvre de poésie moderne :

IL FUT LE FEU DE NOS AMES

SOLUTIONS :

No 194.—90 pieds de long.
1/6 hors de l'eau..... 15 pieds
1/2 dans l'eau..... 30 "
1/2 en terre..... 45 "

Total 90 pieds.

No 195.—Le mot est : Pion.

No 196

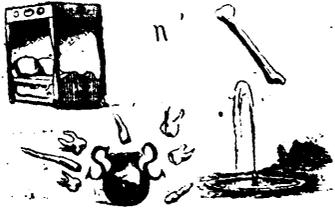
BLANCS.
1 D 6e T R
2 D fait échec et mat.

NOIRS.
1 Ad libitum

ONT DEVINÉ :

Ulric Rousseau, Odile Gagné, Québec ; Belle Alexina Gingras, ville St-Henri ; Melle Eugénie Cinq-Mars, E. Hector Forget, Majorique Perrault, Montréal.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Têtes des deux côtés du dessin.

Du vieux au neuf.—Une vieille robe défranchie que vous ne mettez plus redeviendra comme neuve après avoir été teinte avec la "Teinture Progrès," fabriquée à Versailles, près Paris. Un seul essai suffira pour vous convaincre. En vente chez tous les pharmaciens et marchands. Dépôt principal : G. Lefrancq, 1610, rue Notre-Dame, Montréal.

Pour détacher vos vêtements n'employez que l'Eau Chartraine qui ne laisse aucune odeur. Elle est préparée en France où elle a obtenue 16 médailles d'or et 13 diplômes. 40 cents la grande bouteille chez les pharmaciens et marchands. Dépôt principal : G. Lefrancq, 1610, rue Notre-Dame, Montréal.

Liste des prix de L. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine; Cartes de Visites : 75 centins la douzaine. Une visite est sollicitée.

MAGASIN DE L'UNION,
No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.
PULL-OVER faits sur commandes à 21 heures d'avis.
CAZENEUVE ARCHAMBAULT, Gérant.

Enseigne du Gros Chapeau Rouge
C. ROBERT
Chapelier et Manchonnier
61, RUE SAINT-LAURENT

Le plus haut prix est payé pour les peaux crues. Toutes sortes de chapeaux et fourrures réparés à bas prix.

DR F. X. SEERS, L.D.S.
CHIRURGIEN-DENTISTE
NO 387, RUE CRAIG, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plombées en or, argent, etc. Dentiers fait sur commande à court délai.
A L'ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE
DAVID LANTHIER
Marchand de hautes nouveautés,
1489, Rue Notre-Dame Centre
Près de la rue Bonsecours, Montréal. — Spécialité pour dames : Cachemire noir. Pour messieurs : Tweed et Coating.

FRANCEUR & STE-MARIE
Fabricants et importateurs de
CHAPEAUX ET FOURRURES
601, RUE STE-CATHERINE,
2e porte Est de la rue Amherst, Montréal
J. B. D. FRANCEUR E. A. STE-MARIE

LE MONDE ILLUSTRÉ,
28 ET 30, RUE SAINT-GABRIEL

ABONNEMENTS:
Un an..... \$3.00
Six mois..... 1.50
Quatre mois..... 1.00

PAYABLE D'AVANCE

ANNONCES

PAR LIGNE NONPAREIL :

Première insertion..... 10 cents
Insertions subséquentes..... 5 "
A longs termes..... Conditions spéciales

Un numéro spécimen envoyé grati sur demande

LES PLUS BEAUX TISSUS FRANCAIS

Noirs pour deuil et de couleurs

— ET —

Les Modes les plus Fashionables

— SONT AU —

SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

A LA BOULE D'OR

11190

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

LESAGE & AMIOT,

Ingenieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

RIVET & PICOTTE

Fabricants et importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

88—RUE SAINT-LAURENT—88

MONTREAL

CLODOMIR RIVET PIERRE PICOTTE

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

GALLERIE PHOTOGRAPHIQUE

L. A. LOISELLE & CIE.,

ARTISTES PHOTOGRAPHES

Coin des rues Ste-Catherine et Saint-André
Montréal

Entrée de la galerie : No 61, rue St-André

DR JOS. G. A. GENDREAU,

CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, den iste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire et d'actualité, 57e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le Voleur paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'ancienne-Comédie.

AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.



TAPISSERIE

UNE SPÉCIALITÉ

Votre choix dans plus de

1500

PATRONS NOUVEAUX

AUSSI

BORDURES ET DADOS ASSORTIS

TOUJOURS CHEZ

J. G. GRATTON

Coin des rues Wolfe et
Ste-Catherine

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.



Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes ALLEZ CHEZ

A. NATHAN

71, rue St-Laurent et 1916 Notre-Dame

150 grosses de Pipes en Bruyères, avec ambre, depuis 10 cents; 10,000 Cannes, depuis 5 cents. Aus-i un assortiment complet d'objets de tabacniste. En gros et en détail. Venez immédiatement profiter du bon marché.

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

Nouvel Etablissement Canadien-Français

DUPUY & CIE,

Marchands de Graines de Légumes, de Fleurs et de Grains de Semence, Instruments Agricoles de toutes sortes, Arbres Fruitiers et Arbres Décoratifs, Arbustes, Fraisiers et Vignes acclimatés, engrais, etc. etc. En gros et en détail. Commandes par la poste promptement exécutées.

36, Place Jacques-Cartier, Montréal

Il est strictement défendu de lire ceci.

—Moyen efficace de faire fortune.—
La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

Certificat au public.—D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux minérales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies suivantes : Dyspepsie, Constipation, Rhumatisme, Paralysie, maladie du Foie et des Rognons. Elles sont aussi un remède infatigable pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Picote.

S. LACHAPELLE, M. D.
Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène.
Et membre du bureau santé de la Province

E. MASSIQUETTE & WÈRE,
Seuls agents pour Montréal,
217, rue St-Elizabeth

(Téléphone No. 810 A.)

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 12 juin 1886

LES
DEUX SŒURS

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

LN passant devant le tombeau d'Alfred de Musset, il ôta son chapeau et s'inclina devant le buste du poète.

Jacques Sarrue s'arrêta et regarda autour de lui. Il ne vit personne. Alors il s'assit sur une vieille pierre tombale, à l'ombre d'un saule pleureur. Il tira d'une des poches de son paletot un livre grec, les tragédies de Sophocle, l'ouvrit, et, sur un morceau de papier blanc, il écrivit au crayon les vers qu'il venait de composer.

Il allait se replonger dans la méditation et chercher une nouvelle stance, lorsque soudain, à quelques pas de lui, des plaintes et des gémissements se firent entendre.

Il regarda et il vit, à travers les cyprès, un homme à genoux devant un monument de marbre blanc, surmonté d'une urne de marbre noir couverte d'un voile.

Cet homme tenait sa tête dans ses mains. Jacques Sarrue ne pouvait voir sa figure; mais à sa taille, à ses épais cheveux noirs et à la coupe élégante de son vêtement, il jugea qu'il devait être jeune et appartenir au meilleur monde.

La première pensée de Jacques Sarrue fut de s'éloigner, afin de respecter la douleur de l'inconnu. Mais un sentiment de curiosité irrésistible le cloua sur la pierre où il était assis.

Au bout d'un instant, croyant sans doute que nul ne pouvait l'entendre, le jeune homme inconnu prononça sourdement ces paroles :

—Ai-je assez souffert? Ai-je assez pleuré? Pauvres victimes, êtes-vous satisfaites? Ayez encore un peu patience, le maudit vous rejoindra dans la mort.

Le sombre inconnu se leva. Alors Jacques Sarrue put voir sa figure pleine de distinction, mais d'une pâleur étrange. Sa barbe, qu'il portait en collier, était du plus beau noir. L'expression de sa physionomie révélait une douleur contenue, profonde.

L'éclat de son regard avait quelque chose de sinistre.

Jacques Sarrue comprit que cet homme était marqué d'un stigmat terrible.

L'inconnu s'était éloigné, le poète se leva et s'approcha curieusement du monument de marbre.

En lettres et en chiffres d'or gravés dans la pierre du tombeau, il lut ce qui suit :

ICI, REPOSENT :
CHARLES-HENRI, BARON DE MANOISE
23 avril 1868

ÉLISABETH-JEANNE DE MANOISE
18 juin 1868

—Le nom d'un homme et celui d'une femme, morts l'année dernière, à deux mois de distance.

se dit Jacques Sarrue; l'homme de tout à l'heure a dit : "Pauvres victimes!" De qui donc cet homme et cette femme ont-ils été les victimes? Étaient-ils vieux ou jeunes? Il y a là un mystère!

Puis se frappant le front :

—L'homme qui pleurait ici tout à l'heure avait l'air désespéré, reprit-il, et j'ai cru lire dans son regard qu'il méditait quelque funeste résolution. J'ai aussi entendu qu'il disait : "Ayez un peu de patience, le maudit vous rejoindra dans la mort!"

"Ah! s'écria-t-il, frappé d'une lueur subite, le malheureux a la pensée du suicide!"

Il ferma Sophocle et le replongea dans sa poche, à côté de Tércence et de Cicéron. Ayant rejeté ses longs cheveux en arrière et consolidé son chapeau sur sa tête, il s'élança au pas de course vers la sortie du cimetière, où il arriva en même temps que le jeune homme inconnu.

Mais, malgré l'envie qu'il avait de lui parler, afin d'essayer de le faire renoncer au projet qu'il lui supposait, il n'osa point l'aborder. Sa timidité

d'une autre, il importe peu... Il faut que je sache où va ce jeune homme.

Et à une distance respectueuse de cinquante pas, il le suivit.

II

Arrivé en présence des deux colonnes de la place du Trône, l'inconnu prit l'avenue de Vincennes, traversa la barrière de l'octroi et pénétra dans le bois par la première porte.

Jacques Sarrue devint de plus en plus inquiet. —Ce n'est certainement pas une promenade d'agrément qu'il vient faire au bois de Vincennes, se disait-il; maintenant je ne doute plus. Si j'osais... Non, je n'ose pas; mais je vais me tenir le moins possible éloigné de lui, et quand je verrai qu'il se dispose à mettre à exécution son fatal projet, je m'élançerai sur lui. Alors je trouverai bien des paroles persuasives pour le ramener à des idées plus saines et le faire renoncer à une action qui est contraire à la dignité humaine et n'est pas d'un être raisonnable.

L'inconnu marchait toujours, allongeant le pas; et bien que Jacques Sarrue se fût un peu rapproché, il y avait encore entre eux une distance d'environ quarante pas.

Ils avaient dépassé le donjon et se trouvaient au-delà de ce vaste terrain découvert qu'on nomme le polygone.

Ordinairement, à l'exception du dimanche, les promeneurs sont rares au bois de Vincennes. De loin en loin on rencontrait un ouvrier, un bourgeois, des soldats par groupe de deux ou trois, et de temps à autre on voyait passer une voiture à travers les arbres.

Tout à coup, l'individu se jeta dans le taillis et disparut aux yeux de Jacques Sarrue.

Celui-ci marcha rapidement et, à son tour, pénétra dans le taillis. Mais il chercha vainement à retrouver le jeune homme, il avait entièrement perdu sa trace.

Alors son cœur se mit à battre violemment, et il se porta dans la poitrine des coups de poing furieux.

—Je serai donc toujours le même, se dit-il avec sévérité; ceux qui me connaissent ont raison, je n'ai pas de volonté, je manque d'énergie; je suis pusillanime, timoré, lâche... Pourquoi, puisque j'avais deviné son intention, pourquoi ne l'ai-je pas arrêté quand il en était temps? Je le pouvais, et je ne l'ai pas fait; je suis coupable. Ah! si ce malheureux meurt, ce sera ma faute, et je ne me le pardonnerai jamais!...

"Mais où est-il, mon Dieu, où est-il?"

Et en proie à une agitation fiévreuse, suant à grosses gouttes, il courait à travers le bois comme un fou, allant à droite, à gauche, sans nul souci des ronces et des épines qui trouaient son vêtement.

Un quart d'heure s'écoula dans une attente sombre, pleine d'anxiété.

Soudain, à vingt-cinq pas de Jacques Sarrue, une louble détonation se fit entendre.

Le pauvre poète poussa un cri effroyable, et, de rouge, sa figure devint verdâtre.

Chancelant sur ses jambes, la poitrine oppressée, haletante, il s'élança vers l'endroit où avaient eu lieu les décharges de l'arme à feu.

En même temps que lui, et également attirés par le bruit des détonations, deux autres personnages se précipitaient dans une clairière, au milieu de laquelle le jeune homme inconnu était étendu



Jacques Sarrue cessa de parler et se tourna vers le sous-officier. —(Page 30, col. 3).

excessive annulait toujours ainsi ses meilleurs mouvements.

—D'ailleurs, se dit-il, pour se donner raison, ce monsieur ne me connaît pas; il aurait parfaitement le droit de me demander de quoi je me mêle et de s'étonner que je me sois permis de surprendre un de ses secrets.

L'inconnu regardait sa montre. Il pouvait être trois heures.

Au lieu de descendre vers l'intérieur de Paris par la rue de la Roquette, il prit à gauche le boulevard extérieur qui conduit à la porte de Vincennes.

—Malgré moi, se dit le poète, ce jeune homme m'intéresse. Le soleil est encore loin d'avoir achevé sa course et je n'ai pas de leçon aujourd'hui; que je passe mon temps d'une façon ou

sur le dos, la tête horriblement fracassée, et baignant dans le sang qui s'échappait à flots de son crâne ouvert.

A côté de lui, dans l'herbe, gisait le pistolet qui venait de lui donner la mort.

L'un des deux personnages dont nous venons de parler, était un jeune militaire. Il portait l'uniforme des chasseurs à pied, dit de Vincennes, et les galons de sergent-major. L'autre était un tout jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans.

Il était assez pauvrement vêtu ; mais la blancheur de sa chemise et la propreté de ses habits témoignaient du soin qu'il prenait de sa personne. Sa figure, d'un profil très pur, aux traits distingués, était d'une beauté remarquable. Une moustache naissante ombrageait sa lèvre supérieure. Il avait le front intelligent, et la douceur et la franchise de son regard prévenaient tout de suite en sa faveur.

Le sous-officier se baissa, souleva la tête du suicidé, et se releva en disant :

— Il est mort !

— Hélas ! dit le jeune homme d'un ton douloureux, je suis arrivé trop tard.

— Hélas ! dit Jacques Sarrue sur le même ton, moi aussi, je suis arrivé trop tard !

Le militaire les regarda l'un après l'autre avec surprise.

— Est-ce que vous connaissez cet homme ? demanda-t-il.

— Je ne le connais pas, répondit Jacques Sarrue ; mais tantôt, je l'ai vu au cimetière du Père-Lachaise. A son regard et à certaines paroles qu'il a prononcées et que j'ai entendues, j'ai deviné que le suicide était dans sa pensée. Nous sommes sortis du cimetière ensemble et je l'ai suivi jusqu'à une faible distance d'ici, espérant pouvoir lui crier assez tôt : Arrêtez-vous !... Malheureusement, il s'est subitement dérobé à ma vue, et je n'ai pas eu le bonheur de l'empêcher de se donner la mort, ajouta-t-il tristement.

— Moi, je le connais, répondit à son tour le jeune homme, et je puis même dire pourquoi, désillusionné, dégoûté de la vie, il vient de se suicider.

— Vous étiez son ami ? demanda le sous-officier.

— Non, je suis trop pauvre pour avoir des amis dans le monde auquel il appartenait. Nous nous sommes rencontrés un jour, par hasard. Pendant une semaine je lui ai servi de secrétaire pour rédiger avec lui, un manuscrit, qui contient l'histoire de sa vie ; il m'a fait gagner ainsi un peu d'argent.

— Ce matin, vers onze heures, j'ai reçu un grand pli cacheté de cire noire. Je l'ouvris et y trouvai le manuscrit dont je viens de vous parler, puis, sur un carré de papier, ces lignes écrites rapidement d'une main agitée :

« Je vous envoie le manuscrit que nous avons écrit ensemble ; je n'en ai plus besoin, peut-être vous sera-t-il utile. Vous êtes jeune, enthousiaste, plein d'illusions. Relisez-le et qu'il vous serve d'enseignement. Vous deviez venir me voir demain ; ne vous dérangez pas, c'est inutile : ce soir j'aurai cessé de vivre ! »

— Dès que j'eus lu ce sinistre billet, dit le jeune homme, je bondis hors de chez moi et courus rue d'Anjou-Saint-Honoré, à l'hôtel de Soubreuil. Je ne vous ai pas dit encore, messieurs, que vous avez sous les yeux le cadavre du marquis Maxime de Soubreuil. — Le marquis n'était pas chez lui. Jean, son vieux valet de chambre, que j'interrogeai, me répondit que son maître était sorti à pied vers deux heures, disant qu'il ne fallait l'attendre ni pour déjeuner, ni pour dîner.

— Je ne parlai point du billet que j'avais reçu, ce qui aurait mis en émoi le personnel de l'hôtel et peut-être aussi le quartier tout entier. Pensant bien que pour se tuer le marquis choisirait un endroit isolé, le bois de Boulogne ou celui de Vincennes, en supposant qu'il n'eût pas pris le chemin de fer pour aller à Saint-Germain, Fontainebleau ou Compiègne, je me rendis au bois de Boulogne que je parcourus dans tous les sens.

— A peu près convaincu que le marquis ne s'y trouvait pas, je traversai Paris sur l'impériale de deux omnibus et j'arrivai au bois de Vincennes. Je le fouillais depuis environ une demie-heure, lorsque les coups de pistolet m'ont amené ici en même temps que vous.

— Le marquis de Soubreuil était une généreuse

et noble nature ; j'aurais voulu pouvoir le sauver. Regrets inutiles maintenant ; il était écrit qu'il finirait d'une façon tragique.

Pendant que le jeune homme parlait, plusieurs soldats étaient accourus sur le lieu du drame et se tenaient à distance, n'osant entrer dans la clairière.

— Nous ne pouvons pas laisser ici le corps de ce malheureux, dit Jacques Sarrue.

— Non, assurément, répliqua le sergent-major ; voici, à mon avis, ce qu'il faut faire : Transporter le corps à Vincennes et le déposer provisoirement dans un poste de police, d'où il sera conduit ensuite à l'hôtel de Soubreuil par les soins de l'autorité. Attirés par les détonations, nous sommes arrivés en même temps près du cadavre ; nous nous rendrons ensemble chez le commissaire de police et chacun de nous fera sa déclaration.

Grâce à vous, monsieur, continua-t-il en se tournant vers l'ex-secrétaire du marquis, l'identité du suicidé sera facilement constatée.

Maintenant, messieurs, dites-moi si vous partagez mon avis, si vous m'approuvez.

— Absolument, dit Jacques Sarrue.

L'autre se contenta de faire un mouvement de tête approbatif.

Alors, le sous-officier fit signe aux soldats de s'approcher.

— Mes amis, leur dit-il, comme vous l'avez déjà compris, sans doute, ce malheureux jeune homme, qui baigne dans son sang, vient de se suicider. Nous ne devons pas le laisser ici, et j'espère que vous ne refuserez pas de le porter jusqu'à Vincennes, au poste de police.

— Mon sergent-major, répondit l'un des soldats, j'ai l'honneur de vous faire cette proposition en mon nom et au nom de mes camarades.

— En ce cas, mes amis, c'est pour le mieux. Mettons-nous donc en route.

Deux soldats prirent le cadavre, l'un par les épaules, l'autre par les jambes, et on se mit en marche.

Deux autres soldats devaient prendre le mort dès que les deux premiers seraient fatigués.

A l'entrée de la commune, les trois jeunes gens se séparèrent des soldats, qui savaient où le cadavre devait être déposé, et se rendirent au bureau du commissaire de police.

Ce magistrat reçut leurs déclarations, dressa son procès-verbal séance tenante, et congédia les trois témoins en leur disant qu'il allait immédiatement donner des ordres, afin que le corps du marquis pût être transporté le soir même rue d'Anjou, à l'hôtel de Soubreuil.

— Messieurs, dit Jacques Sarrue, quand ils se retrouvèrent dans la rue, il faut avouer qu'il y a dans la vie des choses bien imprévues et bien étranges. Il y a deux heures à peine nous ne nous connaissions pas, nous ne nous étions jamais vus, et tout à coup nous nous trouvons en présence, auprès d'un cadavre. Quelque chose me dit que cette rencontre, due à un douloureux hasard, va établir entre nous les liens d'une amitié durable. Est-ce en raison du spectacle affreux que nous avons eu sous les yeux ? C'est possible. Quoi qu'il en soit, il me semble que déjà vous êtes pour moi de vieux amis.

— Messieurs, répondit le sous-officier, en interrogeant mon cœur, j'y trouve ce même sentiment.

— Messieurs, dit alors l'ex-secrétaire du marquis, je ne me serais point séparé de vous, sans vous prier de m'accorder votre amitié.

— En ce cas, messieurs, reprit le poète, nous n'avons plus qu'à nous tendre la main.

Ils s'arrêtèrent et de chaudes poignées de mains furent échangées.

— Maintenant, quand et comment nous reverrons-nous ? demanda le sergent-major.

— Comme moi, répondit le jeune homme, vous voudrez assister, sans doute, aux obsèques du marquis de Soubreuil ?

— Certainement, répondirent-ils.

— Eh bien ! ce sera là notre premier rendez-vous. La cérémonie funèbre n'aura probablement lieu qu'après demain ; vous me donnerez chacun votre adresse et je vous ferai savoir l'heure. Après l'enterrement, si vous le voulez, et si l'aspect de la pauvreté ne vous effraye point, je vous emmènerai dans ma chambre. Et là, nous lirons ensemble le manuscrit qui contient l'histoire du marquis Maxime de Soubreuil.

— J'accepte, dit Jacques Sarrue.

— C'est entendu, dit le sous-officier.

— Messieurs, reprit le poète, il me semble qu'avant de nous séparer il nous reste une formalité à remplir.

— Laquelle ?

— Celle de nous présenter l'un à l'autre.

— C'est juste.

— Je commence, dit le poète : Je me nomme Jacques Sarrue ; j'ai trente cinq ans, et comme on ne vit pas de l'air du temps, mes parents ayant oublié de me laisser des rentes, je suis professeur de latin et de grec. Je crois devoir vous dire aussi que je suis poète. J'aime la poésie comme les idolâtres adorent leurs fétiches. Que d'encens j'ai brûlé sur son autel ! Elle est ma maîtresse adorée, la douce et bonne fée qui console dans les jours de souffrance et de découragement.

Jacques Sarrue cessa de parler et se tourna vers le sous-officier.

— Je n'ai pas besoin de vous dire mon état, fit le militaire en souriant ; il y a deux hommes qu'on reconnaît à l'habit : le prêtre et le soldat. Cependant, avant d'être soldat, j'étais cultivateur. Je me suis engagé par suite d'une déception cruelle, d'une grande douleur, qui ne s'est pas encore apaisée. Je me nomme Georges Raynal.

— Moi, dit le jeune homme, j'ai un peu plus de vingt-deux ans et suis à la recherche d'un état qui me fasse vivre. Je suis orpheline et je ne me connais aucun parent. Je ne peux plus dire, maintenant que je vous ai rencontrés : je suis sans ami, seul au monde... Comme j'ai une écriture assez jolie, je fais des copies pour le compte d'un entrepreneur d'écritures, qui me fait gagner de vingt-cinq à trente sous par jour. Je fais aussi, quand cela se rencontre, des traductions d'anglais et d'allemand, car je parle et écris convenablement ces deux langues, que ma mère m'a apprises. Enfin je suis un pauvre déshérité et je me nomme Maurice Vermont.

III

Georges Raynal, cette première victime de Suzanne Vernier, avait passé six années en Algérie, se faisant estimer de ses supérieurs et aimer de ses égaux. C'est là qu'il avait reçu les galons de sergent-major. Depuis huit jours seulement il était revenu en France avec son bataillon, qui se trouvait caserné au fort de Vincennes.

Il savait que peu de temps après son départ des Ambrettes, Suzanne avait disparu de Marangue ; mais, au sujet de sa mort supposée, il était resté très incrédule.

Ce qu'il ignorait, c'est que Georgette elle-même avait quitté le pays, sans que Manette Biron et Thomas eussent pu découvrir ce qu'elle était devenue.

Georges Raynal accompagna ses deux nouveaux amis jusqu'à la place du trône, et là il les quitta après leur avoir de nouveau serré la main.

— Alors, dit Jacques Sarrue, nous rentrons ensemble à Paris ?

— Oui, si ma société ne vous gêne en rien, répondit Maurice Vermont.

— Elle m'est, au contraire, infiniment agréable.

— On ne dirait pas, à votre air sérieux et austère, que vous avez le don d'être gracieux et aimable, répliqua Maurice.

— Je ne sais pas si je suis aimable, répliqua le poète ; mais je suis bon et je sais aimer. Sans me faire envie, la jeunesse, entourée de toutes ses illusions et pleine d'espérances, fait passer dans mon cœur déjà vieux une chaleur bienfaisante qui semble me rajeunir moi-même.

Maurice accrocha son bras à celui de Jacques et, marchant lentement, ils descendirent le boulevard du Prince-Eugène, aujourd'hui boulevard Voltaire.

— Mon cher Maurice, dit Jacques Sarrue au bout d'un instant, vous êtes instruit, intelligent et enthousiaste comme je l'étais à votre âge. Vous avez devant vous une longue et large route à parcourir. Croyez-moi, ne gaspillez point votre vie et ne vous mettez pas à courir trop fort pour vous heurter, tomber et vous casser le cou. Vous êtes pauvre, qu'est ce que cela fait ? Vos vingt-deux ans valent mieux que la fortune, votre avenir est riche de promesses.

— Je ne suis rien, et mon pouvoir n'est pas grand,

puisque je n'ai pas su me tirer d'embarras moi-même ; toutefois, je mets à votre service l'expérience que j'ai acquise des hommes et des choses. Et puis, n'ayant jamais rien su tenter d'utile pour moi, j'essayerai de faire mieux pour vous : il me semble que pour un autre, pour un ami, j'aurai plus de hardiesse.

— Je suis timide ; c'est un reproche qu'on m'adresse généralement : à mon âge c'est ridicule, c'est bête... Cela tient à ce que mon existence a toujours été difficile, malheureuse. Il y a dans ma timidité de la défiance et, je dois le dire aussi, beaucoup de fierté. Mais, voyez-vous, Maurice, une fois lancé, je me connais, je suis capable de toutes les audaces...

— Pour vous donc, je me mettrai en campagne et je vous trouverai des livres allemands et des romans anglais à traduire.

— Oh ! alors, s'écria Maurice, me voici tout à fait sauvé du naufrage ! Monsieur Sarrue, je n'oublierai...

— Appelez-moi votre ami.

— Eh bien ! mon ami Jacques, je n'oublierai jamais vos bonnes paroles.

— Connaissez-vous bien Paris ?

— A peine : je ne suis en France que depuis trois mois.

— Vous êtes Français, cependant ?

— Oui, et même Parisien.

— Où étiez vous avant de revenir en France ?

— En Amérique.

— Le nouveau continent est grand.

— J'ai été longtemps dans la Louisiane et en dernier lieu à Philadelphie.

— Comment avez-vous connu le marquis de Soubreuil ?

— Oh ! d'une façon bien singulière ; c'est comme un chapitre de roman.

— Racontez-moi ça, si je ne suis pas indiscret.

— Nullement. Mais, à vous, qui êtes mon ami, je veux faire une confidence plus complète : si cela ne vous ennuie pas, je vais vous raconter mon histoire. Du moment que vous voulez bien vous intéresser à moi, il est nécessaire que vous sachiez qui je suis.

— Il me suffit de voir dans vos yeux que vous êtes honnête, répliqua Sarrue ; mais vous pouvez me raconter votre histoire : j'écouterai votre récit avec intérêt.

Après un moment de réflexion, Maurice parla en ces termes :

— Je suis né au village Levallois, aujourd'hui une petite ville qui touche à Paris, et qu'on nomme Levallois-Perret. La maison où je suis né appartenait à ma mère qui, sans être bien riche, possédait une aisance relative. Elle pouvait avoir, m'a-t-elle dit, avec sa maison, sept ou huit mille livres de rente.

— C'était une fortune, remarqua tout haut le poète.

— Mon père s'occupait d'affaires de Bourse, et sa conduite n'était pas des plus régulières, continua Maurice ; il fit si bien, ou plutôt si mal, qu'il perdit ou dissipa follement tout ce que possédait ma mère. Un jour, nous abandonnant elle et moi, il disparut de Paris, et nous n'avons plus jamais entendu parler de lui.

— Il est mort ?

— Je ne saurais l'affirmer, mais je le crois.

— J'avais alors six ans. La maison, les meubles, le linge, tout fut vendu à l'encan par autorité de justice, et ma mère quitta Levallois m'emmenant avec elle et s'en allant à la grâce de Dieu.

— Huit jours après, nous étions à Londres, où elle avait une amie d'enfance. Ma mère se trouvait dans une détresse profonde ; mais elle avait une grande dignité et était très fière ; elle n'aurait pas voulu, pour tout au monde, être à la charge de qui que ce soit ; aussi ne venait elle pas à Londres pour demander des secours à son amie qui était fort riche. Elle avait reçu une fort belle éducation : elle connaissait plusieurs langues : elle venait tout simplement trouver la riche Anglaise, afin que celle-ci, grâce à ses nombreuses relations, lui procurât le moyen d'utiliser ce qu'elle savait pour lui permettre de m'élever et de vivre en même temps.

— Répondant à la confiance de ma mère, la dame anglaise s'occupa de lui trouver une place convenable. Ce ne fut pas précisément facile, car j'étais un obstacle sérieux...— Nous prendrions

bien cette dame française, disait-on, mais nous ne voulons pas de son enfant. — Or, ma mère aurait préféré mourir de faim plutôt que de se séparer de moi. Enfin, il se trouva un riche Anglais, planteur à la Louisiane, lequel avait deux jeunes garçons et trois jeunes filles, qui voulut bien prendre ma mère comme institutrice de ses enfants et moi par-dessus le marché.

— Nous partîmes pour la Louisiane, cette magnifique colonie qui a longtemps appartenu à la France, dont les Anglais nous ont dépossédés, moins une partie qui nous restait au commencement de ce siècle, et que Napoléon I^{er} vendit pour quatre-vingts millions au gouvernement des Etats-Unis.

— C'est là, à la Nouvelle-Orléans, que j'ai eu le malheur de perdre ma mère il y a quatre ans.

Maurice s'interrompit et essuya furtivement deux larmes :

Sarrue lui serra silencieusement la main.

Maurice poursuivit :

— Ma mère m'avait instruit en même temps que les enfants de M. Graham, — c'est le nom du colon anglais, — dont elle me faisait partager les leçons avec l'autorisation du père.

— A seize ans, on m'avait placé chez un négociant de la ville pour apprendre le commerce. Il va sans dire que je gagnais peu. Pour certains individus, il est aussi difficile de réussir et de faire fortune en Amérique qu'en France. Ma mère morte, M. Graham ne m'abandonna pas complètement. Il me trouva une place plus avantageuse que celle que j'occupais, mais à Philadelphie. Voilà comment je devins habitant des Etats-Unis. J'ai pensé depuis, à tort peut-être, que le planteur anglais avait cherché et trouvé l'occasion de m'éloigner de sa famille.

— Mon cher Maurice, interrompit Jacques Sarrue, il est bon toujours, à votre âge, de croire au bien plutôt qu'au mal ; et je vous conseille de vous défier de tout sentiment qui vous porterait à douter des bonnes intentions d'autrui. Mon Dieu ! je sais bien qu'avec ce principe on s'expose souvent à être dupe ; mais croyez-moi, Maurice, il vaut mieux être trompé parfois que de devenir sceptique. Ceci dit en passant, continuez.

— Je ne me plus pas à Philadelphie, reprit le jeune homme. Si vagues que fussent mes souvenirs d'enfance, je me rappelais la France et Paris. Je ne pensais jamais que j'étais Français sans éprouver un tressaillement intérieur. Oui, Français, plus encore par le cœur et l'âme que par le sang ; je rêvais sans cesse à la chère patrie absente. La revoir devint bientôt mon idée fixe. Alors, malgré mes modiques appointements, je me mis à faire des économies, et je commençai à savoir ce que sont les privations.

— Est-ce que votre mère ne vous avait pas laissé quelque chose ? demanda Jacques Sarrue.

— Rien. Les Anglais — je parle ici de la classe moyenne, des bourgeois — sont loin d'être généreux comme on se plaît à le croire ; chez M. Graham, ma mère ne gagnait rien, j'ai oublié de vous le dire. Toute de sacrifice, ne pensant qu'à moi, à mon avenir, trop heureuse de m'avoir avec elle, mon excellente mère se trouvait suffisamment rémunérée par son entretien et le mien. Elle ne pensait pas mourir si tôt ; elle espérait que, devenu homme, à mon tour je travaillerais pour elle.

— Je reviens à mon récit : Un jour, je me trouvais à la tête de quinze cents francs. C'est assez, me dis-je. J'envoyé mon congé à mon patron, je fourrai mon léger bagage dans une caisse et je m'embarquai sur un paquebot anglais, qui devait toucher terre à La Rochelle.

— J'arrive en France, et le lendemain je suis à Paris, logé dans un hôtel où je ne dépense pas moins de douze francs par jour. Bien que je connusse la valeur de l'argent, je ne songeais pas que ma bourse était mince et facile à épuiser. J'allai revoir à Levallois notre maison, habitée par des étrangers, où je n'osai pas entrer. Je visitai les superbes monuments de Paris. Si vous saviez comme j'étais heureux de marcher sur le sol français, de me trouver au milieu de la capitale, d'admirer ses rues, ses églises, ses palais, et de saluer en passant les œuvres et les statues des grands hommes de la France !

— Cela dura quinze jours, pas plus. Un matin je comptai ma fortune. Il me restait trois cents

francs, juste de quoi continuer pendant quelques jours mon existence de Français revenu d'Amérique et grisé par les splendeurs de Paris. Alors je me mis à réfléchir sérieusement, et le résultat de mes réflexions fut qu'il fallait me loger plus modestement et me mettre en quête de me procurer des moyens d'existence. J'achetai un piètre mobilier d'occasion et j'emmenageai dans une pauvre petite chambre que je louai à Montmartre.

— Ainsi, dit le poète, vous demeurez à Montmartre ?

— Oui, rue Durantin.

— Eh bien, mon cher Maurice, nous sommes voisins, car je demeure aussi à Montmartre, rue Berthe.

— Ah ! voilà un véritable bonheur ; cette fois, le hasard est heureux.

— Oui, c'est mon avis, mais achevez votre histoire.

— Quand je fus installé chez moi, reprit le jeune homme au milieu de mon piteux mobilier, il restait dix-huit francs dans ma bourse. Je les regardai tristement en me disant : — La situation n'est pas gaie ; je ne connais personne à Paris, je cours grand risque de ne pas manger tous les jours — Toutefois, dès le lendemain, je pris mon courage à deux mains, comme on dit, et je me mis à la recherche d'un emploi quelconque. Je vis des gens polis, d'autres qui ne l'étaient guère, et les uns et les autres me répondaient sur des tons différents : — Nous n'avons besoin de personne, revenez plus tard, nous verrons. — Plus tard, comme si le malheureux qui cherche et demande du travail avait le temps d'attendre !... Ah ! que de déboires, que de déceptions je rencontrai ! Pour gagner du temps et prolonger mon agonie, je m'ingéniai à ne pas mourir, de faim, en dépensant, en moyenne, quarante centimes par jour.

— Je connais cela, fit le poète.

— Enfin, continua Maurice, ma bonne étoile me fit entrer un jour chez l'entrepreneur de copies et d'écritures dont je vous ai parlé. Il me fit écrire devant lui de l'anglaise, de la ronde, de la bâtarde, de la coulée, de la gothique, et me dit d'un air important : — Avec votre talent de calligraphe, combien comptez-vous gagner par jour ? Mais au moins ce qu'il faut à un homme pour vivre, trois ou quatre francs, — répondis-je. Il me rit au nez, et je vis le moment où il allait me jeter violemment à la porte. Cependant, il faut croire que ma figure lui plaisait, car, sur mes instances, il consentit à me confier un manuscrit que je devais copier en belle ronde. Je travaillai pendant trois jours, et en rapportant le manuscrit et la copie, je reçus deux francs. Comme je n'avais pas à choisir, je continuai à travailler à peu près à ce prix-là. Néanmoins, je pus me donner quelques douceurs : faire blanchir mon linge et augmenter mes dépenses quotidiennes de quelques centimes. Malheureusement, même pour ce déplorable métier, il y a des jours où le travail manque ; ce que j'avais prévu et redouté arriva. Les jours où je n'eus pas d'ouvrage, ayant le gousset à sec, je me couchai à jeun, la famine au ventre. J'étais dans un de ces mauvais jours, le soir où je me trouvai sur le chemin du marquis de Soubreuil.

IV

Après un moment de silence, Maurice continua :

— Je passais sur le boulevard Bonne-Nouvelle, venant je ne sais d'où, et je marchais droit devant moi, la tête baissée, les bras ballants, me demandant si je ne ferais pas bien d'en finir d'un seul coup avec toutes les misères de l'existence, lorsque je sentis qu'on me tirait par mon paletot. Je me retournai brusquement et me trouvai en face d'une pauvre femme couverte de haillons, hâve, décharnée, aux traits flétris, aux yeux étincelants, qui tenait dans ses bras amaigris un tout jeune enfant.

— Monsieur, me dit elle d'un ton navrant, je n'ai pas mangé depuis deux jours, et il y a long temps déjà que mes seins sont taris ; je ne demande rien pour moi, mais donnez-moi un sou afin que je puisse acheter du lait pour mon enfant.

— Je me sentis remué jusqu'au fond du cœur.

— L'enfant pleurait ; mais il était si chétif et si faible qu'on l'entendait à peine.

— J'oubliai à ce moment que j'étais moi-même une victime du malheur. Instinctivement, je plon

geai mes deux mains dans mes poches. Rien... Je les retirai en faisant un geste désespéré. La pauvre mère comprit.

—C'est bien, me dit-elle, Dieu vous récompensera tout de même. J'avais bien vu que vous étiez pauvre ; mais, que voulez-vous, je n'ose pas m'adresser aux riches.

—J'allais m'éloigner, la tête plus basse encore, lorsqu'un jeune homme très bien mis s'approcha de nous. Il avait tout vu et tout entendu.

—C'était le marquis ?

—Oui.—Madame, dit-il en mettant un louis dans la main de la pauvre mère, voilà ce que monsieur et moi vous offrons pour que vous puissiez dîner ce soir et donner du lait à votre enfant.

—En parlant il m'avait pris la main. La pauvre nous remercia l'un et l'autre et s'éloigna en pleurant. J'étais honteux comme si j'eusse commis une mauvaise action ; j'aurais bien voulu m'esquiver, mais comment faire ? Le marquis tenait ma main et ne paraissait pas vouloir la lâcher.

—Tout à l'heure, me dit-il, un sourire bienveillant sur les lèvres, vous avez eu un mouvement qui m'a révélé votre situation présente. Vous avez vainement cherché quelques sous dans votre poche pour les donner à cette malheureuse, qui va rentrer dans son taudis la joie et l'espérance au cœur ; cela ne nous a pas empêchés de faire ensemble une bonne action.

—Mais c'est vous, monsieur, balbutiai-je.

—Erreur, mon jeune ami, répliqua-t-il ; si je n'eusse pas remarqué votre geste désolé, je serais passé près de la pauvre mère sans la voir. Vous n'êtes pas un ouvrier, je sens que votre main ne manie aucun outil ; vous êtes donc un artiste de l'avenir ou un employé sans emploi.

—Je suis, en effet, un employé qui trouve difficilement du travail, répondis-je.

—Et en quelques mots je lui dis qui j'étais, d'où je venais, ce que je faisais.

—Oui, tout cela n'est pas gai, me dit-il.

—Et il ajouta avec un accent singulier :

—Eh bien, croyez-moi, la misère des pauvres, si affreuse qu'elle soit, est mille fois moins effroyable que la position de beaucoup de riches.

—Voyant que mon regard devenait interrogateur, il poursuivit d'une voix sombre :

—Vous croyez probablement que je suis un des heureux du monde ; eh bien, détrompez-vous, les apparences sont souvent fausses : derrière mon sourire il y a des larmes, et j'ai là, dans la poitrine, tous les tourments de l'enfer !

—Je ne pus m'empêcher de frissonner.

—Il devina mon émotion.

—Ah ! la vie est un lourd fardeau à porter, reprit-il avec un accent indéfinissable ; ne vous plaignez pas trop de votre destinée, monsieur ; s'il y a en ce moment de l'ombre autour de vous, vous retrouverez la lumière. A votre âge on n'est jamais désespéré ; j'envie votre position !

—Tout en parlant, il avait tiré de sa poche deux pièces de vingt francs. Il les mit dans ma main. Je me sentis rougir jusqu'aux oreilles et voulus refuser.

—Prenez, insista-t-il ; la pauvre femme de tout à l'heure pourra calmer sa faim, l'enfant aura du lait, il faut que vous diniez aussi ce soir. D'ailleurs, continua-t-il en retrouvant son sourire doux et triste, je puis vous mettre à l'aise avec votre fierté : c'est un prêt que je vous fais, un à-compte que je vous offre sur un travail que je veux vous confier.

—Alors il sortit une carte d'un mignon portefeuille en maroquin bleu, et me la donna, en disant :

—Venez me voir demain, je vous attendrez à deux heures.

—Sur ces mots, il me quitta et s'éloigna rapidement.

—Je me plaçai sous un bec de gaz, et, au-dessous d'un écusson surmonté d'une couronne, je lus sur la carte :

—MARQUIS MAXIME DE SOUBREUIL.

—Voilà, acheva Maurice, comment je devins le secrétaire de M. de Soubreuil et écrivis avec lui, presque toujours sous sa dictée, le manuscrit dont je vous ai parlé et qui est maintenant ma propriété, par suite de ce que je ne sais quelle pensée intime de

l'homme généreux et bon, qui vient de finir tristement.

Maurice ne parlait plus et Jacques Sarrue restait silencieux.

—Vous ne me dites rien, fit Maurice au bout d'un instant.

—Je réfléchis, répondit le poète, et je me dis qu'il y a sur la terre d'étranges destinées.

—Mon cher Jacques, répondit Maurice, vous aurez de graves sujets de méditations quand vous connaîtrez l'histoire du marquis de Soubreuil.

—J'en sais déjà le dénouement : ce n'est pas seulement parce qu'il avait le dégoût de la vie que le marquis s'est fait sauter la cervelle, il a accompli sur lui-même un châtement terrible.

—C'est vrai, vous avez deviné, dit Maurice.

A ce moment, ils traversaient la place du Château-d'Eau. Jacques Sarrue obliqua vers le boulevard Magenta.

—Pourquoi allez-vous de ce côté ? lui demanda Maurice.

—N'est-ce pas le chemin de Montmartre ?

—Est-ce que vous allez rentrer directement chez vous ?

—C'est mon intention. Pourquoi me faites-vous cette question ?

—Parce que j'avais espéré que nous passerions ensemble le reste de la soirée.

Le poète frappa sur une de ses poches.

—Mon cher, dit-il, je me trouve dans la même situation que vous le jour de votre rencontre avec le marquis, boulevard Bonne-Nouvelle.

—Je pensais que, sans cérémonie, vous accepteriez de dîner ce soir avec moi, reprit Maurice.

—Hein ! fit Sarrue en s'arrêtant brusquement, vous êtes donc riche aujourd'hui ?

—Dans le bois, en présence du cadavre du marquis, je vous ai caché quelque chose, répondit Maurice.

—Ah !

—Oui. Je ne vous ai pas dit qu'en m'envoyant le manuscrit il avait joint à sa lettre un billet de cinq cents francs.

—Cinq cents francs ! exclama le poète, qui n'avait jamais eu certainement une pareille somme dans sa poche.

—Le billet est encore intact, reprit Maurice, et le moment est venu de le transformer en monnaie sonnante. C'est convenu, nous dînons ensemble.

Jacques Sarrue parut fort embarrassé. Il hésitait à répondre.

—Allons, dit Maurice, je vois que ma proposition ne vous plaît pas.

—Vous faites un jugement téméraire. Votre proposition me fait plaisir, au contraire, et me flatte infiniment. Seulement...

—Achevez.

—Je ne peux pas l'accepter.

—Dites-moi pourquoi ?

—Parce qu'on m'attend.

—Je comprends, vous êtes marié ?

—Non, je ne suis pas marié, répliqua Sarrue, eu secouant la tête. Un pauvre diable comme moi ne se marie pas. Quand on prend une femme, Maurice, il faut être sûr qu'on a le pouvoir de lui faire une existence heureuse, exempte de soucis et de privations.

—C'est vrai. Enfin, est-ce une femme qui vous attend ?

—Oui, une jeune fille m'attend, une jeune fille que la Providence a placée sous ma protection, une enfant, une orpheline dont j'ai fait ma fille. Que serais-je donc aux yeux du monde, que serais-je donc à mes propres yeux, continuait-il avec animation, si j'avais seulement la misérable pensée, par un mot ou par un regard, de troubler sa candeur virginale, de ternir la pureté de son âme, de toucher à la blancheur de sa robe d'innocence ?

Maurice étonné le regardait avec de grands yeux.

—Comme vous venez de dire cela ! fit-il ; quel accent, quelle chaleur !... Jacques, à vous entendre, on croirait que vous aimez d'amour cette jeune fille.

Sarrue tressaillit. Il venait d'éprouver une sensation douloureuse, étrange. Toutefois il se remit promptement.

—L'aimer d'amour, reprit-il avec un sourire forcé, vous n'y pensez pas, Maurice. D'ailleurs, ce serait une indigne folie. Non, non, l'amour, ce sentiment divin, n'est jamais entré dans mon cœur,

il n'y entrera jamais. La poésie, voilà ma déesse adorée... Georgette n'a guère plus de seize ans et elle est gracieuse et belle comme la plus admirable des vierges de Raphaël ; moi, j'ai trente-cinq ans et je suis laid, triste et maussade souvent Maurice, mon cœur est resté fermé toujours à certains désirs, aux enivrements des joies de la jeunesse ; je ne veux pas qu'il s'ouvre pour recevoir, quand il n'est plus temps, un rayon céleste !

—Ainsi, vous n'avez jamais aimé ?

—Jamais ! Je n'en ai pas eu le temps ! Et puis, continua-t-il en souriant, j'ai toujours eu peur de la femme. Cette seconde partie du genre humain, la plus belle, comme on dit, m'a constamment effrayé comme un danger. La femme est bonne ou mauvaise, elle est le bien ou le mal, ange ou démon. Et si je n'osais pas m'approcher des ailes blanches de la première, le sourire et le regard provocateurs de l'autre me repoussaient. Mais c'est assez parler de moi, Maurice, il me vient une idée.

—Laquelle ?

—Puisque je ne peux pas accepter votre invitation, ne refusez pas celle que je vous fais de venir dîner avec moi ou plutôt avec nous. Comme cela, un de vos désirs sera satisfait : nous passerons la soirée ensemble. Pour n'être pas ancienne, notre amitié est sincère et déjà grande ; que ce soit ce soir ou dans deux jours, je ne puis faire moins que de vous recevoir dans mon modeste intérieur. Eh bien, cela vous sourit-il ?

—Je suis enchanté !

—Alors, bravo, en route ! Par exemple, je ne vous promets pas un festin de Lucullus ; la bourse de la communauté est peu garnie, et je ne sais pas quel régal a préparé ma gentille ménagère.

—Vous savez que je suis riche, répondit Maurice, je vous offre de puiser dans mon trésor.

—Vous en trouverez vite la fin, mon ami ; ne gaspillez pas le don généreux du marquis de Soubreuil.

—Il faut pourtant que je change ce billet. Avec votre permission, Jacques, comme mademoiselle Georgette n'attend pas un convive de plus, j'entrerai dans les dépenses de notre petite fête, en augmentant le menu de quelque chose que j'achèterai tout à l'heure chez un marchand de comestibles et chez un pâtissier.

—Soit, dit Sarrue, un gâteau et un morceau de pâté, compléteront la mise en scène de la table. Ah ! dame, chez nous, on n'est pas habitué aux friandises. Nous ne nous offrons, ma fille et moi, que le juste nécessaire, et encore... Je ne me plains pas, je sais que c'est inutile ; mais la pauvreté et les mêmes difficultés renaissant chaque jour, c'est triste !

Ils restèrent un moment silencieux.

—Maurice, reprit Sarrue, vous allez voir Georgette, et comme vous êtes mon ami, vous serez naturellement le sien. Vous n'avez pas eu de secret pour moi, je n'en aurai pas pour vous. Votre confiance sollicite la mienne. Je vais vous raconter comment nous nous sommes rencontrés, Georgette et moi, et comment elle est devenue ma fille, ma sœur, si vous le préférez, enfin l'être que j'aime le plus au monde.

Cette fois, ce fut Jacques qui passa son bras sous celui de Maurice.

La suite au prochain numéro

NOTES ET IMPRESSIONS

Aimer ceux à qui l'on commande, c'est une grande force pour être obéi.

* * *

Il faut être de son temps, subir l'influence du soleil où l'on vit et de son éducation première.

* * *

Il semble que les têtes des plus grands hommes s'étrécissent lorsqu'elles sont assemblées, et que là où il y a plus de sages, il y a aussi moins de sagesse.

* * *

L'amour, chez les femmes, cause d'étranges métamorphoses : la fière s'humanise ; la dévote écarte ses scrupules ; la prude ne sauve que les apparences ; la farouche ne l'est point dans le particulier ; l'indifférente ne l'est que pour un temps.